

Trop...

Essai

François Xavier

Je dédie cet essai à ceux qui auront la délicatesse de ne pas naître.
Et je m'adresse à vous, les décideurs :
Allez-y, décidez !

*
* *

Avant propos

Où l'auteur présente la narratrice.

Nature.

Notion fatras où tout un chacun y voit, douceur, sa petite maison dans la prairie, crainte, entité omnipotente capable de desseins, de colère, de vengeance.

Trop de sens fondamentaux diluent ses définitions. Le plus vaste lui donne l'Univers comme synonyme. Le plus restreint s'attache à la spécificité d'un seul être : tempérament de votre voisin dont la *nature* est agréable.

Reste que, lorsque vous prononcez ce mot, vous voyez un paysage baigné d'un sentiment de liberté primitive. Se dégage de l'ensemble une notion de pureté qui embrasse tout ce qui, dans notre monde physique, n'a pas été façonné par l'Homme. Tendre et bienveillante nature.

Soudain (c'est fatalement soudain) vos écrans montrent une lame d'eau emporter, au hasard, des vies et des rêves patiemment construits. Vous regardez ce désastre avec stupeur. Cette stupéfaction vous vient car, à l'échelle d'une vie humaine, les probabilités d'être touché soi-même par ce que vous nommez une « catastrophe naturelle » sont bien minces. Pourtant, il n'y a rien là que de très normal, de très constant. Mais c'est un accident bien sûr, un épiphénomène au mieux, ou alors... ou alors ce n'est que l'expression d'une naturelle vengeance... Réponse proportionnée à la mauvaise conduite d'un Homme toujours prompt à se culpabiliser et à courber l'échine devant ses idoles.

D'ailleurs l'image idyllique d'une Nature supposée tendre et bienveillante est très récente. Il n'était pas rare encore à la fin du tout dernier siècle d'entendre évoquer au café du commerce, pouponnière des pensées communes, l'image d'un « Homme contre la Nature ». L'idée qu'aujourd'hui chacun doit La protéger plutôt que de S'en protéger a de quoi faire sourire. C'est comme si l'humanité pensait, consensus prétentieux, avoir totalement dompté la bête. Celle-ci, maîtrisée, fait maintenant pitié. C'est comme si la Nature tout entière était ce lion, ombre de lui-même, exposé à un voyeurisme fade derrière les barreaux bien trempé d'un quelconque zoo ou d'un triste cirque.

Prétention et inconscience, dis-je.

Tout cela manque de méfiance.

La Nature est un processus qui informe la matière inerte pour en faire de la diversité vivante. Quoi d'autre ? Du sens ? Du savoir ? Mais non, ça c'est humain, ce n'est pas « naturel ».

La Nature peut se passer de l'Homme sans l'ombre d'un souci. L'inverse est inconcevable... Inconcevable ? Pourquoi ? Parce que ce n'est pas tant vous extraire de la Nature qui vous préoccupe, mais bien d'extraire du creuset qui vous a fait la forme qui vous sied. Vous utilisez même un euphémisme autocentré : l'Environnement. L'Homme ne peut ni s'en extraire ni s'y opposer, il lui est sinon soumis, mais du moins il est contraint de composer avec. C'est bien de cela dont il s'agit ici. Et c'est bien cela qu'il convient de définir plus précisément.

La nature dont il est question dans ces pages, celle qui s'adresse à vous par mon truchement d'écrivain, est *votre environnement* - *Biosphère* est un mot qui conviendrait également - Je veux parler de cet ensemble délicat de paramètres physiques, biologiques, climatiques et cosmiques qui autorisent l'existence humaine. C'est cette tranche de nature-là qui est ici la narratrice. C'est la mère omnisciente, ferme mais juste, qui prévient ainsi le lecteur que vous êtes qu'elle aura, quoi qu'il arrive, le dernier mot.

Elle éprouverait donc des sentiments, voire des préférences. Préférences qui sous-entendent une distance et un outil d'analyse sur la place de l'Homme en son sein. Cet outil est une « grille de lecture ». Explorer cette grille avec vous est mon invitation.

En cela, la structure narrative de ce texte est une prosopopée¹. Je remercie par avance le lecteur de bien vouloir garder en mémoire une convention de la littérature : les propos de la narratrice ne sont pas nécessairement la pensée ou la position de l'auteur. Ici, c'est la *nature* qui s'exprime. L'auteur rédige. Il « entend » un propos qu'il transcrit. Du moins aimé-je à le croire.

La « Nature », lorsqu'elle sera nommée ainsi (avec une "N" majuscule) est ce vaste processus que j'ai évoqué en première acception. Processus dont l'*environnement* n'est qu'une des nombreuses facettes. Environnement que je nommerai également « nature » (avec un "n" minuscule) ou encore « biosphère » pour des commodités d'écriture.

Le lecteur attentif aura déjà perçu l'utilisation du *vous* au lieu du *nous* dans cet avant-propos. Il lui sera légitime de pointer cet aspect particulier de la position de l'auteur qui, ici (dans cet avant-propos), utilise un "je" et tente de se distancer d'un orateur non humain. Mais pourquoi donc cette distance d'avec le reste de la communauté humaine ? Pourquoi évoquer "Votre" *environnement* et non pas le "Notre" ? Ne s'agit-il pas là d'une contradiction ? Oui, sans doute. En choisissant d'ores et déjà cette distance scripturale, j'agis comme ce photographe lors d'un reportage en zone sensible : je me protège derrière ma plume pour ne pas être moi-même atteint par l'horreur de ce que je découvre. Car ce que je vais aborder dans ces pages n'est pas heureux. Cela fait mal à l'être humain que je suis et je préfère prévenir les âmes sensibles que... etc.

D'ailleurs, ce *vous* à qui s'adresse cet essai, qui est-il ? Puisqu'il convient de le circonscrire, comment le définir ? Ce *vous* au singulier est sans nul doute un lecteur de la langue française, d'une érudition moyenne, ouvert à l'autocritique, sensible au devenir de la planète et de ses habitants. Bref, je crains que ce *vous* à qui s'adresse la *nature* ne me ressemble beaucoup. Pas soucieux de modestie, je l'appellerai monsieur Lambda car si le but premier de cet essai est bien, pour moi, humble scribe, de mettre en forme l'espèce de dictée à laquelle j'accepte de me prêter, le but second consiste à faire part à mes contemporains de ce point de vue *naturel*. Ce *vous* oscille donc, suivant le contexte, entre un monsieur Lambda et des messieurs-dames Lambda, entre le lecteur attentif et la communauté plus large de ses pairs. Le français permet ce flou où l'accord subreptice des compléments d'objet agit comme une clé qui permet enfin de savoir où, de la simple politesse au vaste embrassement de la multitude, se situe le propos.

Multitude donc. Le sujet largement exploré dans ce texte sera celui de la surpopulation humaine. C'est un sujet particulièrement délicat à aborder d'un point de vue humain. Emprunter un regard extérieur à l'humain, (ahumain²) permet une distance qui dépasse le sensible, le moral - la simple bienséance parfois - et demande une complicité du lecteur. Celui-ci devra en permanence contextualiser les notions les plus violentes qui seront développées et qui lui seront livrées sans emballage. La surpopulation, au moment où j'écris, est encore un sujet tabou. Tabou par autocensure. Peu sont ceux qui acceptent d'évoquer en public une notion si impopulaire. Croître et multiplier a toujours été le credo de nos aïeux, la base de toute culture, la règle du vivant. Remettre en question ce principe en évoquant le problème majeur qu'il engendre aujourd'hui est fatalement mal perçu. Gare à celui qui ose évoquer un trop plein d'humains. Il est humain lui-même, il a des parents, des enfants certainement... dès le premier mot il est simple de soulever la contradiction évidente de son constat : se considère-t-il de trop lui-même ?, ou ses enfants, ou moi (le lecteur), ou mes enfants... le bûcher purificateur crépite déjà du légitime courroux qui souffle à sa base. Gare, gare, gare !

Tous les êtres vivants considèrent leurs progénitures comme la valeur suprême, plus importante que leurs propres vies. Et ça, c'est naturel ! Évoquer un surplus d'humains conduit à dire que chaque naissance de plus est une naissance de trop. L'idée est insupportable. Comment peut-on dire que ce

¹ Prosopopée : figure de rhétorique par laquelle on fait parler et agir la personne que l'on se propose d'évoquer.

² Ahumain ou a-humain : Ce mot littéraire s'emploie parfois pour éviter *inhumain*, qui signifie aussi *cruel*. Il s'oppose à *inhumain* comme *alogique* à *illogique*, *amoral* à *immoral*, *anorganique* à *inorganique*. (www.cnrtl.fr)

qu'il y a de plus beau et de plus important sur Terre est de trop ? Non seulement on ne peut pas le dire, mais il est interdit de le penser. Chacun se l'interdit même lorsque l'évidence l'oblige à le constater. Toute naissance est qualifiée *d'heureux événement* quand bien même elle n'est que le résultat d'une inconscience collective des conséquences de désirs glandulaires irrépessibles.

Ainsi, j'annonce déjà, je prophétise en somme, que le vingt et unième siècle verra trois pensées se répandre avec une rare unanimité.

- La première sera un constat forcé : *il y a trop d'humains sur Terre.*
- Le deuxième sera une sentence : *ce n'est jamais soi qui est de trop, c'est l'autre.*
- La troisième permettra de s'accommoder des deux autres : *Dieu (ou la nature !) trouvera la solution !*

L'humanité s'en remettra donc à la providence parce qu'aucun des outils sociaux dont elle s'est dotée ne peut agir sur le surnombre sans remettre en question ni la simple émotivité de chacun ni le principe démocratique qui en est son prolongement politique. Oui, la démocratie est un luxe que la nature ne pourra plus longtemps offrir aux humains. La démocratie est née d'un mythe qui affirme que le nombre produit du sens, que le respect de l'opinion dominante produit de la paix sociale, que la majorité a toujours raison. C'est un luxe parce qu'un tel postulat présuppose une éternelle croissance pour s'installer et il induit la surproduction pour s'épanouir. De fait la démocratie produit un nivellement des comportements basé sur la prétention de chacun à jouir de l'opulence outrancière de ses idoles ; elle promet cette opulence avec son corollaire : le droit de chacun à puiser sans retenue dans les entrailles de la Terre pour enfin modeler son bonheur consumériste. Et ce bonheur est clairement décrit par toutes les mythologies, les littératures, les cinémas, les émissions de télévision et autre média. Ce bonheur est axé sur le mot « amour » que la pensée commune décline de toutes sortes de promesses extatiques. D'abord le couple, premier étage d'une fusée apte à propulser l'individu en orbite pour aller où ? Décrocher la Lune ? Premier étage vite abandonné : le couple sexuel devient une famille désœuvrée ou le mot « amour » change alors de sens. Le désir fondateur se mue au mieux en une affection parentale qui cimente une communauté - j'ai bien dit « au mieux » - Puis cette première cellule nucléaire atomise chacun d'un bonheur rendu obligatoire par la répétition d'un quotidien qui se décline dans le douillet, l'arrondi, le propre et l'opulent. Un amour dont le triomphe sans cesse mis en scène enjoint chacun de ses membres à se vautrer dans la ripaille. Cette communauté familiale communique dans l'excès et, pire, éduque ses enfants dans le culte d'un gâchis monstrueux. Chaque fête, chaque Noël, chaque anniversaire ou mariage consacre l'équivalence : bonheur = gavage.

Or, cette promesse de bonheur ment en affirmant pouvoir concilier quantité et qualité. Elle ment car ces deux notions sont irrémédiablement antagonistes, elles s'annihilent toujours l'une l'autre.

Cette promesse est basée sur des concepts totalement artificiels comme l'argent, la propriété et la totale déresponsabilisation des acteurs économiques que protège l'anonymat des personnes morales dont le XIX^e siècle a vu la génération spontanée. Argent, propriété et personnes morales, voilà bien la trilogie de la croissance exponentielle. Ces trois inventions humaines ont amorcé une pompe qui vide la nature et les hommes de leurs richesses intrinsèques, de leurs ressources et de leurs forces pour les remplacer par des valeurs scripturales qui n'ont d'autre réalité que l'acceptation consensuelle de tous ces chiffres par le plus grand nombre...

Le modèle démocratique est, dans sa définition même, une affaire de nombre, de comptabilité et de statistique. Et le nombre a comme vocation de se combiner pour produire encore du nombre sans autre finalité, sans autre sens. Dans cet esprit, dans cet élan de croissance cardinale, le bonheur démocratique induit chacun à peupler encore et encore les circonscriptions, les États, la Terre, voire l'Univers. Il faut encenser ce modèle en fabricant de futurs électeurs. Faire émerger la vie du néant est ici l'expression d'une commune volonté à fuir la mort comme image du plus grand mal. Enfanter, pour l'humain, confine à une quête insidieuse d'éternité. Donner la vie c'est bien, donner la mort c'est mal. La vie est prônée à n'importe quel prix ; la mort est ignorée, fuie, niée à n'importe quel prix également. C'est un élan d'autant plus puissant qu'il étaye sa légitimité par des narrations solidement ancrées dans un

inconscient collectif. Inconscient forgé au fil des millénaires de combats pour la survie dans des milieux hostiles et violents.

Oui, je dis que ce luxe politique est une éphémère opportunité permise par la nature, ce berceau douillet où triomphe une humanité aux comportements comparables à ceux d'un coucou dans un nid de moineaux : imposture et parasitage. Les sociétés modernes se construisent en épuisant sans compter les réserves de ce qu'elles nomment leur environnement. Euphémisme égocentrique qui affirme s'accaparer le fragile écosystème que Homo Sapiens Sapiens adapte violemment à sa vision. Mais vision de quoi ? D'un Paradis originel où il n'y avait qu'à se servir ? Un antédiluvien âge d'or que chacun rêve de retrouver pour toujours et à jamais ?

Qu'importe sa définition exacte, cette vision est toujours celle d'une éternelle ripaille ; éternelle et innocente ! « Eternelle » parce que l'Homme ne veut jamais que cela cesse, toute finitude de son plaisir lui fait horreur. Mais surtout « innocence » car il souhaite ardemment ne pas avoir à se soucier des conséquences de ses actes. Ne pas avoir à réfléchir est vu comme le suprême délice : dépenser sans compter, faire la fête sans penser à demain, jouir sans entrave ! Cette vision est enfantine. Et d'ailleurs les enfants de vos sociétés modernes vivent largement cela dans le confort et la sécurité électronique où toute erreur a sa solution planifiée, sa touche « escape », son « reset » salvateur. Dans cet hyper-espace confiné à la chambrette du bambin, il y a toujours une autre vie après celle qui est perdue. Leurs vies entières deviennent virtuelles. A l'instar des jeux vidéo, la société moderne est construite sur cette thématique de la non conséquence et de l'éternel recommencement dans l'infini qui devient lui-même un objet de consommation. Postulat mortifère d'une croissance exponentielle illimitée... Mortifère car cela ne peut pas durer dans un monde fini... le vôtre.

Reste, justement, à penser cette notion de durée : pourquoi la nature ne pourra-t-elle plus *longtemps* offrir ce luxe d'opulence aux humains ? Parce qu'elle est circonscrite à la Terre - un espace clos - et que la démocratie fonctionne sur une économie de croissance théoriquement sans limite. Les termes mêmes de *développement durable* ont de quoi faire sourire s'ils n'étaient à ce point cyniques.

Il convient de définir chaque mot d'abord, puis la locution en elle-même :

- Développement : *expansion, progrès, croissance.*
- Durable : *assuré, chronique, constant, continu, définitif, enraciné, éternel, ferme, fidèle, immortel, immuable, impérissable, inaltérable, indélébile, indestructible, inépuisable, infrangible, invariable, pérenne, permanent, perpétuel, persistant, profond, résistant, sempiternel, solide, stable, suivi, tenace, valable, viable, vif, vivace, vivant*³.

Laissez-moi vous montrer en quoi l'expression « Développement Durable » est un oxymore avant d'être un simple euphémisme de bienséance.

En 1987, la Commission mondiale sur l'environnement et le développement, dans le Rapport Brundtland⁴, a proposé la définition suivante :

- Développement durable : « *un développement qui répond aux besoins des générations du présent sans compromettre la capacité des générations futures à répondre aux leurs. Deux concepts sont inhérents à cette notion : le concept de « besoins », et plus particulièrement des besoins essentiels des plus démunis à qui il convient d'accorder la plus grande priorité, et l'idée des limitations que l'état de nos techniques et de notre organisation sociale impose sur la capacité de l'environnement à répondre aux besoins actuels et à venir.* » .

Cette définition est d'autant plus intéressante qu'elle contient en elle-même la problématique de votre situation. Elle pose en chien de faïence deux réalités qui vous préoccuperont d'une manière de plus en plus pressante dans les années qui viennent : d'une part le concept de « besoins » avec sa nuance floue de *besoins essentiels* et, d'autre part, la limitation de vos techniques et organisations *sur la capacité de l'environnement à répondre aux besoins actuels et à venir* et le tout *sans compromettre la capacité des générations futures à répondre* à leurs propres besoins. L'équation est posée en faisant fi de deux inconnues : aux besoins

³ Les deux définitions proviennent de <http://dictionnaire.sensagent.com>

⁴ Du nom de Gro Harlem Brundtland, ministre norvégienne de l'environnement présidant la Commission mondiale sur l'environnement et le développement, ce rapport intitulé Notre avenir à tous est soumis à l'Assemblée nationale des Nations unies en 1986

essentiels de quel nombre *maximum* d'humains l'environnement est-il capable de répondre ? Quel niveau de consommation *minimum* peut être conciliable à un niveau de vie *acceptable* pour chacun ?

C'est en cela que cette locution de *développement durable* est un oxymoron. C'est une contradiction dans les termes. J'affirme qu'il ne peut y avoir *d'expansion, de progrès, de croissance* qui soient *continus, définitifs, impérissables, stables* avec l'accroissement de la population mondiale et de ses besoins que l'on décrira comme *essentiels* ou non, que l'état de vos techniques soient optimum ou pas... C'est le sens de cet essai à l'issue duquel j'évoquerai l'option d'une rapide décroissance contrôlée pour éviter la décroissance incontrôlée, brutale et définitive, que la nature a déjà inscrit dans la logique de ses fondements.

Vous êtes d'ores et déjà confrontés à un choc puissant : vos cultures, vos croyances, vos réflexes et donc vos calculs ont tous comme prémisse l'infinité de cette nature et la pérennité de cet environnement. Bien sûr, la parole communément répandue aujourd'hui fait montre d'une conscience de la finitude de ces ressources. Mais de quelle conscience s'agit-il ? Une conscience scientifique, une conscience cérébrale... Mais dans votre chair à tous, dans le tréfonds de vos viscères, qu'en est-il ? Deux cent mille ans de combat contre une nature jugée aussi hostile qu'inexpugnable ont fini par ancrer en chacun ce ressenti : Mère nature est inépuisable, en la secouant un peu elle pourvoira encore aux besoins de tous. Ce ressenti viscéral se traduit par cette autre certitude infantile : Dieu le Père vous sauvera, quoi qu'il arrive, quelle que soit la démesure de votre propre inconséquence... D'ailleurs, c'est son unique raison d'être : vous absoudre de tout avec sa baguette à rédemption !

Et même si vous savez que, en cet instant, plusieurs milliards d'entre vous subissent une faim et une soif chroniques, une souffrance d'une rare horreur, le réflexe de ces mêmes pensées vous fera accuser la cupidité d'une frange de nantis plutôt que d'accepter de voir que vous êtes confrontés à une évidente catastrophe malthusienne⁵ dans laquelle chacun de vous est à la fois acteur et victime. Etrange position qui vous permet d'échapper à la culpabilité d'être l'agent de vos malheurs puisque votre système de pensée dichotomique ne peut vous concevoir à la fois dans le rôle du méchant et du bon, du coupable et de la victime. Vous ne pouvez vous accepter comme l'auteur de vos propres malheurs. Cela ne se peut ! C'est, au mieux, la faute à « pas de chance » ou encore à cause du « malin » ; au pire ce ne peut être que l'autre le fautif... L'Autre ! Or, l'Autre de vous qui est-ce ? C'est celui que vous enviez ou que vous craigniez : votre voisin ou votre idole, votre élu ou le miséreux à qui vous faites la charité de le tolérer dans votre espace vital, bref, l'Autre c'est votre reflet, l'Autre vous réfléchit : c'est donc vous !

La citation centrale de cet essai est une phrase extraite des Livres de Mohandas Karamchand Gândhî : « *Il y a assez de tout dans le monde pour satisfaire aux besoins de l'Homme, mais pas assez pour assouvir son avidité.* » Le brave homme évoque là la doxa universellement admise sans plus ample informé : « Il y aura toujours assez pour satisfaire aux besoins humains », dit-il... Il suggère ainsi que, si ce n'est pas le cas dans les faits, c'est parce qu'il y a des exploités qui s'accaparent ce qui devrait être partagé entre tous ! Voilà posé le postulat !

Et si c'était faux !

Si l'égoïsme de quelques uns ne faisait qu'accélérer une pénurie que la multitude instaure par sa simple existence ? Oui, si ce postulat d'une nature qui avait « de tout » en quantité suffisante pour « satisfaire les seuls besoins de l'Homme » était concrètement, pratiquement, matériellement faux ? Si la Terre ne pouvait disposer d'une *quantité suffisante* que *pour satisfaire aux besoins* d'une certaine *quantité* d'humains ? S'il y avait un nombre limité d'invités possibles à la table de la Terre ? Alors ...

Alors, que deviendrait votre modèle démocratique ? Inadapté, irrémédiablement ! Pourquoi inadapté ? Parce que c'est un modèle qui ne fonctionne pas dans la pénurie. Est-il seulement possible d'imaginer une démocratie de la pénurie ? Mettre au vote les restrictions... Distribuer une quotité admissible de famine... Et continuer, au nom d'un principe de liberté individuelle sacrée, à enfanter, à

⁵ Une catastrophe malthusienne désigne un effondrement démographique qui suit une croissance exponentielle de la population et qui est dû à l'épuisement des ressources consécutif à cette croissance. (source ; http://fr.wikipedia.org/wiki/Catastrophe_malthusienne)

inviter depuis le néant encore et encore plus de milliards d'humains à venir partager les restes d'une nature à genou... L'humanité se nourrit sur la bête... Et la bête se meure...

Voilà jetée, en quelques phrases, la base de cet essai : je vais tenter de prouver, en citant mes sources, pourquoi ce que vous nommer *environnement* ne peut pas fournir suffisamment de tout pour satisfaire les besoins basiques de chacun des sept milliards d'humains⁶ qui cohabitent aujourd'hui sur ce territoire clairement clos qu'est la planète bleue. Et encore moins pour entretenir un quelconque développement pour une quelconque durée. L'histoire se répète. L'histoire du vivant et de son évolution est une succession de périodes d'abondance et de disette, de prolifération et de grande extinction. Chaque grand stress vital pousse le vivant à l'innovation adaptative la plus improbable. La narration d'une des grandes métamorphoses des Eucaryotes⁷, survenue il y a six cent millions d'années, illustrera les options qui s'offrent à vous aujourd'hui.

Dans son approche systémique, a narratrice s'attache à étudier des phénomènes récurrents. Souvent, dans son exposé, elle revient sur cette épopée des monocellulaires, retourne vers votre quotidien puis repart visiter les premiers hominidés ; par des aller-retour, qui donnent le tournis parfois, elle occupe un temps géologique qui n'est pas celui du commun des mortels.

Bref, cet essai en est un... je veux dire : une tentative. La tentative de s'adresser aux *nombres* dans l'espoir qu'ils cessent de s'additionner, que dis-je, de se multiplier. La tentative aussi d'offrir quelques arguments étayés à ceux d'entre vous qui luttent comme ils le peuvent contre leur entourage vindicatif, qui luttent seuls pour éviter de se retrouver à donner la vie à une victime supplémentaire de cette inconséquence collective !

J'aime l'idée de démocratie et de partage née dans la citée d'Athènes qui ne comptait guère, rappelons-le, que dix mille citoyens libres entourés d'esclaves contraints de les servir. Aujourd'hui, j'ai la triste sensation que le surnombre sonne le glas de cette belle création humaine. La multitude enterre déjà la Démocratie qui se meurt de donner au plus grand nombre l'opportunité intrinsèque d'interdire la remise en question du surnombre...

L'ironie amère de ce qui prévaut en ce moment même est que c'est *vous*, le peuple fécond qui retire déjà son pouvoir à *vous*, le peuple souverain...

Entendez-vous, dans ces pages, la *nature* exprimer combien elle étouffe de vous sentir croître et multiplier ainsi... mais jusqu'où bon Dieu ? Et surtout pourquoi ? Quel sens peut revêtir cette prolifération de chair, d'appétit, de souffrance et de candeur ?

Elle a mal à vous et vous en prie... « cessez de naître ! ».

Il n'y a plus assez de place sur Terre pour une telle algèbre.

Vous êtes trop...

⁶ Ce texte est écrit en 2011. Mais l'accroissement est tel que si vous le lisez vers 2022, il faudra rajouter un milliard d'humains. Il est aujourd'hui possible de consulter un indicateur (<http://www.populationmondiale.com/>)

⁷ Etres vivants qui possèdent des cellules au noyau contenant le matériel génétique.

Trop... Naturels !

Où la nature rappelle les lois qui régissent votre existence.

1. Mes trois règles et vos atouts

Votre histoire commence il y a plusieurs milliards d'années lorsque LUCA⁸ laisse ses trois filles prodigues : eubacteria, archaea, et eucaryote⁹, s'occuper de chimie moléculaire dans leur soupe primordiale.

Tout petit déjà, votre désir de vivre a modifié la biosphère. Las de croquer du minéral âprement disputé à une concurrence trop nombreuse, vous avez bricolé la photosynthèse. La magie de cette autonomie soudaine vous autorise à guigner le vaste empire des océans. Parti, voguant, libre dans l'inépuisable richesse d'un soleil généreux, vous avez conquis le globe. Mais, précédent édifiant, cette option énergétique allait transformer à jamais l'atmosphère et le climat. Alchimie étrange de la chimie basique, ce comportement produisait un gaz, alors mortel : l'oxygène.

Mais testard en diable rien n'aurait su arrêter, ni votre activité, ni votre prolifération. Vous-même, pour survivre au succès de votre propre innovation adaptative, avez dû changer de nature. Teigneux jusqu'au noyau, vous avez passé l'épreuve de la grande glaciation, celle de la Terre boule de neige. Votre parcours, jonché des cadavres que vos essais souvent foireux entassaient avec désinvolture, connu là sa plus grande extinction. Vous avez bien failli y rester aussi. Or, surprise, c'est dans les moments où tout semble perdu que vous savez vous dépasser...

Preuve éclatante de votre talent : celui qui me lit est métamorphose d'eucaryotes.

Vivre est un jeu vain.

Il n'y a rien d'autre à gagner que la joie fugace de participer.

Je n'impose que trois règles :

Règle N°1 : se maintenir en Vie ;

Règle N°2 : transmettre son code génétique ;

Règle N°3 : accomplir ces deux missions en dépensant le minimum d'énergie.

Matière vivante, matière pensante, tout ce que vous êtes et ce que vous produisez répondra toujours à cet énoncé. Vous ne sauriez vous en extraire.

Vos articles marchands ont des cycles de vie, périodes de croissance et de déclin. Condamnés dans l'œuf par une obsolescence contrôlée.

Vos idées apparaissent, prennent leur envol, révolutionnent puis s'éteignent doucement dans le buvard des pensées communes.

Votre art, quand il lui arrive de traverser les millénaires, n'existe que tant qu'un passant, surgi de l'oubli, s'en émerveille.

⁸ LUCA (*Last Universal Common Ancestor*) l'ancêtre théorique de tout le vivant.

⁹ Les trois grandes lignées, originellement monocellulaires, du vivant. Les virus, plus petits et plus simples que des cellules, sont une catégorie à part.

L'adapté est celui qui a intériorisé un tel programme et en accepte le déroulement dans ses expressions les plus féroces. Féroce car tout se paye : la souffrance, incontournable tribut, est la seule promesse que tienne toujours la vie.

La disparition, dans l'évolution ou le recyclage, est une étape qui concerne chaque strate de la matière. Les atomes se délitent aussi. Les espèces s'épuisent.

Le vivant se maintient en recombinaison sans cesse la matière inerte dans ce simple programme en trois lignes. Il ne fait que cela, il n'est que cela.

Si vivre réclame un minimum de chance, se maintenir réclame un maximum de pertinence.

Pour prétendre perdurer, il y a deux options, deux voies diamétralement opposées : se spécialiser dans une niche écologique restreinte et peu concurrentielle ou, au contraire, développer une forme d'hyper-généralisation qui élargit la sphère d'influence. La première option rend dépendant du milieu immédiat, une sédentarisation ; la seconde oblige à se confronter partout à une kyrielle de spécialistes, la nomadisation.

Est-ce là, dans cette originelle dichotomie, qu'il faut chercher l'origine des deux grands principes : le féminin et le masculin ?

Humains, analysons vos atouts :

Pour transmettre vos gènes, vous n'avez pas de saison des amours. Quels que soient la température et le lieu, vous pouvez vous accoupler. C'est votre principal atout en tant qu'espèce. Cette singularité sexuelle permet d'optimiser la règle numéro deux sans être tributaire de conditions environnementales contraignantes.

Reste que, pour appliquer la première exigence : se maintenir en vie, la partie ne se présentait pas sous les meilleures augures pour vos simiesques aïeux : un physique fragile, pas de dents pointues ou de griffes, pas de fourrure chaude ou d'épines protectrices, capacité restreinte à rattraper une proie à la course et, en plus, une chair plutôt tendre.

Vous constituez encore à ce jour un bon morceau de protéines sur pattes.

Deux pattes. Fuir un prédateur un rien véloce demeure délicat.

Deux pattes, justement...

Si je remonte le déroulement des événements jusqu'aux ancêtres des hominidés, je les vois se déplacer à quatre pattes et s'accrocher aux branches. Un accident géologique et voilà une partie de ces quadrupèdes isolés dans d'immenses steppes sans arbre. La végétation fourragère moyennement haute bouche la vue. Pour guetter les prédateurs tapis dans les herbes et s'orienter dans la quête de nourriture, il faut se redresser sans cesse. Se tenir droit comme un "I" dans les plaines nues optimise les chances. Devenue vite la nouvelle norme, cette originalité comportementale implique une conséquence physiologique douloureuse : l'inclinaison du pelvis, à force, modifie sa géométrie.

Le passage des nouveau-nés se rétrécit.

Difficulté imprévue pour les fœtus arrivés à terme, ils ne peuvent plus franchir l'entonnoir pelvien. Mort-nés, ils entraînent souvent leurs mères dans le vaste cimetière des inadaptés. Ne survivent que les bébés nés prématurés. Ce caractère particulier est donc sélectionné. *Ipsa facto* vous êtes tous des prématurés par rapport à vos ancêtres.

Enfanter une progéniture en gestation prolongée demeure une contrainte lorsqu'il faut fuir un danger ou parcourir de longue distance pour, règle numéro un, s'alimenter.

Surveiller ses petits, les porter au bras, les allaiter, etc. est gourmand en énergie. La troisième règle du vivant est aussi implacable que les deux autres.

A la différence des autres mammifères comme le cheval dont le cerveau est complet à la naissance, le cortex de vos enfants n'est pas terminé à leur venue au monde ; la règle deuxième vous contraint à les assister les premières années de leurs jeunes vies.

Et cette durée d'assistance s'allonge sans cesse.

Or, l'adaptation consiste aussi à faire de ses inconvénients des avantages ; cet handicap majeur crée quelque chose de nouveau : des liens affectifs puissants entre la mère et l'enfant, certes, mais pas seulement. Chaque mère se doit d'être femme langoureuse pour prétendre survivre : il lui est vital de séduire durablement au moins un mâle vigoureux afin que ce dernier l'alimente durant l'allaitement.

L'échange de plaisirs sexuels contre une part de la chasse se révèle une transaction fructueuse pour tous les protagonistes : homme et femme qui jouissent là d'une distraction commode, mais également l'enfant en bas âge qui bénéficie de l'enseignement d'un précepteur détendu.

La chaleur humaine réchauffe l'abri où s'immisce le froid et calme les frayeurs que les cris de bêtes attisent. La promiscuité crée des liens affectifs puissants et ancre dans l'esprit d'Homo Habilis un concept symbolique nouveau, celui de paternité.

Le savoir peut maintenant prétendre à naître et grandir. Il se répand de génération en génération.

D'autres conséquences saugrenues affinent la métamorphose : se tenir debout libère les mains et équilibre une boîte crânienne où le cerveau peut prendre ses aises. Pouce opposé aux quatre autres doigts, habileté, travail manuel, réflexion, techniques. Le savoir est vivace. La connaissance transmet ses précieux codes dans l'esprit sagace des hommes qui croissent ainsi avec elle.

Le psychisme de l'un se combine au psychisme de l'autre. Repousser la peur, amplifier les désirs.

Ils peuvent maintenant se multiplier.

Ainsi, outre l'élaboration d'un savoir-faire constamment amélioré, les liens affectifs favorise la fondation de groupes, familles, tribus, nations, religions, etc. Premières briques de la construction des sociétés. L'exacerbation de l'affect allié à l'instinct grégaire accouche de l'outil des outils : le langage. Botte secrète de ces stratégies de chasse osées visant les grands mammifères.

Au retour de chacune d'elles, ces chasses sont transformées en narrations épiques, en mythes, en art pictural, en chansons, etc. La culture fait feu de tout bois, même d'une frime ritualisée devant une assistance grisée par les ombres dansantes.

La station debout, par ricochet, a donc permis la transmission du savoir, l'exploitation de l'environnement, l'adaptation du milieu à soi, la sédentarisation et, surtout, la transmission de valeurs symboliques.

Le langage est né et, pour la première fois, l'évolution génétique a son parallèle dans l'évolution culturelle.

Les atouts adaptatifs de l'Homme sont au nombre de quatre :

- capacité cognitive ;
- capacité préhensible ;
- capacité reproductive ;
- capacité associative.

Chacun pris séparément est une condition nécessaire mais non suffisante à l'adaptabilité humaine, c'est la combinaison de ces quatre atouts maîtres qui permet l'immense domination sans partage d'Homo Sapiens Sapiens aujourd'hui sur sa planète.

Est-ce cet ensemble qui constitue la notion d'artificiel ?

2. Artificiels

Le concept d'*artificiel* vient en opposition à celui du *naturel*.

Comme si Homme et Nature procédaient de deux essences distinctes.

Comme s'il existait un ordre des choses allant de soi, coulant de source, et son opposé issu de pratiques humaines aux fondements moraux plus ou moins contestables.

Manichéenne par facilité, la pensée commune - par un renversement soudain de valeurs ancrées pourtant depuis des lustres - scinde ces deux notions en leur appliquant un *a priori* péremptoire : Le bien serait du côté de la nature et le mal du côté de l'artifice.

Or, le bien et le mal sont des valeurs morales... donc humaines par définition. Mon point de vue se passe de concepts moraux. Je ne m'intéresse qu'à la diversité des formes adaptatives et me plait simplement à nommer ce dont je parle.

A partir de quand le concept d'artificiel est-il applicable ?

La notion même d'artifice renvoie inmanquablement aux créations humaines. L'art est le radical du mot. Le produit manufacturé est artificiel contrairement aux fruits d'une nature qui se passe de l'intervention humaine. N'est-il pas délicat de parler d'*artifice* lorsque l'on évoque un crabe dont le repère est décoré d'éclats de coquillages colorés ? Pas plus d'artefact concernant cet oiseau auteur d'architectures aguichantes pour son nid d'amour. Il y a pourtant dans ces deux cas une démarche artistique voire symbolique dont l'unique finalité - même si elle s'inscrit dans une logique de concurrence sexuelle que chapeaute l'espèce - n'en est pas moins d'ordre esthétique... Et ce, sans que la main de l'homme n'entre en jeu. Comme si l'art ne pouvait être animal ! Il est étrange que vous ignoriez combien les bêtes sont des esthètes naturels. La beauté les charpente.

Evoquer le terme d'artificiel renvoie sémantiquement aux seules créations humaines : habitats modernes, alimentation industrielle, intervention chirurgicale à but esthétique, objets de consommation ostentatoires, etc. mais est-ce bien là de l'artifice ? Sans doute, puisqu'il faut bien que les mots aient un sens. Il serait tellement simple néanmoins de prouver que tout cela se fonde sur des motivations banales à en pleurer. La complexité des opérations de fabrication, comme la complexité de l'investissement symbolique qui anticipe l'utilisation de tels objets, prend invariablement racine dans une cohérence éthologique dont les finalités sont toujours très adaptatives. L'espèce y trouvant son intérêt. Y retrouvant moi-même mon empreinte.

Où est la limite ? Qui ou quoi détermine le passage entre le naturel et ce qui ne le serait pas ? C'est un questionnement qui est bien trop moral pour recouvrir une réalité objective. C'est un questionnement bien trop subjectif pour risquer que je m'y enlise plus ici.

Je dirais simplement que la capacité à opposer l'artificiel au naturel est une prétention langagière. L'Homme montre par ces subterfuges sa volonté à se mettre en opposition avec moi. Or, si je peux me passer de lui, il ne peut s'extraire de moi car, s'il est simple d'évoquer la Nature, à quoi ressemblerait l'Artifice ?

Est-il seulement possible d'imaginer un monde entièrement créé par l'Homme, pour lui seul et dans lequel il maîtriserait toutes les lois sans jamais s'en référer aux trois règles fondatrices du vivant...

Posé ainsi, cela paraît absurde. La réponse semble contenue dans la question.

Concevoir un tel monde est une spéculation quelque peu délirante. Cela ne se peut. Point.

Pourtant, à bien y songer, force est de constater que l'Homme y tend sans cesse. Il s'obstine à créer des mondes parallèles. La réalité virtuelle concrétisée sur des écrans d'ordinateurs et les créations sociales complexes débouchant sur des personnes morales existent par-delà ma propre portée. Il y a là sans doute quelque chose de nouveau dans l'apparence de ces réalités qui flottent sinon au-delà du réel mais du moins au-delà du naturel.

Coup de la nature, je pourrais nommer ce monde l'Artifice avec un grand "A".

Je le pourrais car ces réalités virtuelles, dont le *cyberspace* pullule, sont la quintessence moderne de ces nouveaux mondes où Homo Sapiens Cyberius¹⁰ peut enfin évoluer en étant totalement débarrassé des contingences physiques. Mais il ne le peut qu'un instant. Tant que des structures énergétiques et sociales lui permettent de profiter de ce service et tant que les réalités de son corps physique lui laissent le loisir d'incarner ses avatars.

Mais ces créatures électroniques singent le vivant sans l'être.

Elles ne sont que représentation.

Elles n'ont aucune autonomie ni aucune capacité de duplication propre.

¹⁰ Homme se sachant virtuel. Je m'amuserai, tout au long de cet essai, à nommer de nouvelles espèces d'Homo Sapiens. Pour le plaisir des mots, j'irai chercher des consonances latines dont la traduction, lorsqu'elle ne tombe pas sous le sens, fera l'objet d'une note de bas de page. (Note de la Narratrice)

Et elles consomment beaucoup trop d'énergie.

Les lignes de codes qui les décrivent sont bien naïves par rapport à leurs modèles biologiques dont le listing des dizaines de milliers de gènes décrit un être autrement plus complexe.

Ce n'est pas de ce côté représentatif à vocation ludique qu'il faut chercher l'Artifice.

Homo Sapiens Ingeniosus est à l'origine d'un autre registre du vivant bien plus intéressant quoique bien moins artistique que la réalité virtuelle. Si Artifice existait, il serait peuplé d'êtres vivants qui répondraient à la définition communément admise du terme.

Voyons de quoi il retourne et qui, dans cette dimension non naturelle, pourrait prétendre au statut du vivant...

3. Les formes de vie

Evoquer les formes de vie du règne animal, en dessiner une arborescence qui place l'Humain comme un fruit précieux au bout d'une de ses branches supérieures et ensuite étayer une des deux thèses : l'Homme est un animal comme les autres ou, a contrario, l'Homme tient une place tout à fait exceptionnelle sur Terre, voire dans l'Univers... tel ne sera pas mon propos.

Homo Sapiens Sapiens est un épiphénomène passager. Il va s'éteindre comme n'importe quelle autre espèce animale soit en disparaissant par simple inadaptation, soit en se transformant par simple adaptation. Adapté à mes propres mutations ou aux changements que lui-même, et les tâches solaires, et le cours normal des choses, auront provoqués.

Evoquer les formes de vie ne signifie pas, ici en tous cas, évoquer les multiples formes d'adaptations physiques que les millions d'espèces vivantes ont pu inventer pour perdurer en mon sein, non... Les formes de vies, que je m'attacherai à explorer dans les chapitres qui suivront, sont celles de la symbolique et de l'immatérialité. Cela m'intéresse car ce sont ces dernières qui, de fait, fédèrent les forces physiques pour puiser dans le sous-sol, couper les forêts, bouleverser le climat tout en orientant l'évolution vers des perspectives inattendues.

Sans la complexité des sociétés humaines, sans les organisations sociales et sans les grands courants moraux, l'humain ne serait encore qu'un simple mammifère chasseur et cueilleur tributaire des saisons. Son apparition somme toute classique dans l'arborescence de l'évolution des espèces n'aurait jamais eu l'impact puissant qu'impose aujourd'hui son empreinte écologique.

Naturel jusqu'à l'os, ce n'est pas en cassant du silex que vous m'auriez perturbée.

Mais vous l'avez bien saisi : l'union fait la force. Simple devise ou règle depuis longtemps admise dans le jeu de la complexité adaptative ? Oui, l'union fait la force... et la force, en focalisant l'énergie, transforme le monde.

Il y a eu un précédent remarquable : le vivant, durant près de trois milliards d'années, a été majoritairement monocellulaire. Ce sont les conditions climatiques extrêmes de la grande glaciation apparue il y a six cent cinquante millions d'années qui ont favorisé une forme d'adaptation particulière : celle des êtres pluricellulaires. Les Eucaryotes qui se sont rassemblés alors en tissus vivants ont été les premiers groupes autonomes.

L'histoire du vivant est répétition... Mais répétition de quoi ? Il faut bien qu'à un moment donné surgisse une innovation. Et même si le hasard fait bien la diversité, l'innovation ne saurait être le fruit du seul hasard.

Quelque chose procède à la complexité et de la complexité né un quelque chose qui la transcende.

Depuis le début de mon exposé, je procède à des aller-retour entre le monde primitif des monocellulaires - monde qui remonte à plusieurs milliards d'années - et celui d'un temps plus en rapport avec celui de votre propre durée. Du plus simple organisme vivant au plus complexe. Du basique au sophistiqué, je m'offre souvent quelque grand écart narratif sans précaution particulière. Je travaille par juxtaposition, j'évoque et compare des registres divers car, si je pose des pierres, ce n'est pas pour édifier une théorie de votre évolution mais pour composer une mosaïque de votre devenir.

Ces sauts constants me permettent de réfléchir sur l'extraordinaire épisode de ce qui fut bien plus qu'une simple adaptation : une innovation conceptuelle goûtée.

Or, je pressens une répétition imminente.
 Etes-vous en train de me refaire le coup de la métamorphose ?
 C'est bien ce que nous allons voir ici.

Homo Sapiens Socialis¹¹ a appris, aux cours des millénaires, à tisser des groupes humains de plus en plus complexes, de gigantesques géants associatifs à la force démultipliée par le nombre de ses membres actifs.

Mais ces corps sociétaux procèdent-ils, à proprement parlé, du vivant ? Répondent-ils à la définition du mot lui-même : *La vie est une caractéristique donnée à l'état et aux formes auto-organisées et homéostatiques de la matière ayant une capacité de duplication et d'évolution.*¹² ... « de la matière » : au sens strict de cette définition, les êtres immatériels ne sont pas des êtres vivants.

Matière vivante, matière pensante, matière transcendée, votre psychisme vibre d'une puissance créatrice qui accouchent des organisations humaines qui, elles, jouent des coudes sous votre nez pour s'accaparer mes ressources.

Et si, elles-mêmes, ne sont pas constituées à proprement parlé de matière, leur voracité n'en est pas moins remarquable.

Le constat est clair : lorsque les humains s'associent en groupes complexes, cela crée des entités artificielles qui répondent également aux trois règles du vivant.

Ces entités sont le fruit d'une évolution qui, prenant racine sur de simples adaptations physiques, prend son envol dans une réalité symbolique tout aussi efficiente.

Les sociétés sont des êtres de culture, des êtres *humains* par essence.

Mais est-ce si sûr ? La culture est-elle l'apanage de l'humanité ?

La question mérite d'être explorée :

Lorsqu'une femelle macaque japonaise (*macaca fuscata*) se met à laver systématiquement les patates déversées dans le sable par des équipes de chercheurs venus les observer, elle crée un comportement d'imitation chez ses congénères séduits par le goût plus fin du tubercule¹³. Elle sursoit à la récompense immédiate de la faim calmée par celle, plus élaborée, du plaisir de manger. Fin gourmet, elle crée une nouvelle culture liée à une praxis.

Peut-on parler de culture pour des groupes d'éléphants ou de baleines, pour des groupes d'oiseaux ou d'insectes ?

Si la culture est la capacité concertée d'un groupe à adapter son comportement aux circonstances particulières d'un environnement donné, alors oui, la culture est une émanation de la complexification que vous partagez avec le reste du vivant.

L'apprentissage des techniques par l'imitation conduit également à l'imitation des habitudes et des modes de pensées : les mêmes¹⁴ fonctionnent là comme un équivalent immatériel des gènes dans la construction des corps sociaux. Et l'agglomération de ces mêmes disparates en une apparente cohérence constitue un creuset fécond où bouillonnent les dogmes.

La spécificité des comportements d'un groupe d'animaux isolés du reste de leur espèce dessine une culture. Mais évoquer le terme de *dogme* pour la communauté animale est sans doute plus délicat. Le dogme est une opinion affirmée de façon péremptoire. Or, les animaux peuvent-ils générer quelque chose de l'ordre de l'opinion ? Peut-il y avoir *opinion* sans langage ? Il y a, dans cette notion de dogme, quelque chose qui procède de la dominance d'une culture sur d'autres. La société humaine se construit sur une idée qui s'impose par le haut alors que, dans l'univers animal, la culture s'imprègne réseautiquement. Le dogme ne peut se concevoir, dans son origine en tout cas, qu'au travers d'une

¹¹ Homme sachant créer des groupes sociaux.

¹² <http://fr.wikipedia.org/wiki/Vie>

¹³ <http://www.sceptiques.qc.ca/dictionnaire/monkey.html>

¹⁴ Un même (de l'anglais meme ; calqué sur gène, sans rapport et à ne pas confondre avec le français même) est un élément culturel reconnaissable (par exemple : un concept, une habitude, une information, un phénomène, une attitude, etc.), répliqué et transmis par l'imitation du comportement d'un individu par d'autres individus. L'Oxford English Dictionary définit le même comme « un élément d'une culture (prise ici au sens de civilisation) pouvant être considéré comme transmis par des moyens non génétiques, en particulier par l'imitation ». (Source <http://fr.wikipedia.org/wiki/M%C3%A8me>)

structure hiérarchique. Et la volonté de dominance trouve toujours un terreau fertile dans de telles émanations d'un psychisme collectif.

Ces émanations psychiques permettent aux groupes humains d'élaborer des structures sociales plus complexes. Ainsi les codes juridiques, les statuts, les règlements internes imitent à s'y méprendre le rôle de la structure ADN. Le parallèle existe entre les gènes qui codifient le vivant et les mèmes qui codifient les groupes humains.

Avez-vous remarqué combien ces opinions péremptoires possèdent leurs propres autonomies ? Une fois créés, il suffit qu'elles rencontrent un certain nombre d'adeptes et elles évoluent, perdurent, s'adaptent, prennent un essor incontrôlable.

Mais quelle est donc cette glue capable de cimenter entre elles des pensées immatérielles pour en faire des entités morales aussi redoutables ? De quoi procède la dynamique de cette *masse critique* soudain dépassée ? Est-ce dans le cerveau humain qu'il faut chercher où se cache la perception de ce quota ? Où ? Dans la conscience ou l'inconscient collectif ? Ou alors faut-il explorer la notion de détection d'un *quorum sensing*¹⁵ observé déjà au niveau bactérien ? Système basé sur des signaux moléculaires qui renseignent les bactéries sur la densité démographique de leurs propres espèces. Système de communication qui ouvre non seulement à des comportements symbiotiques mais peut également impliquer plusieurs espèces dès ce stade caricatural du vivant.

Le cerveau humain est capable de gérer des contacts directs avec environ cent à cent cinquante personnes. Au delà de cette *masse critique*, il a besoin de structures hiérarchiques, royaumes des médiateurs. Ce sont les chaînes de commandement avec leurs modèles pyramidaux qui ont permis aux hommes de structurer des Etats, des empires, mais aussi des sociétés industrielles et commerciales gigantesques avec leurs corollaires : des outils d'exploitation des ressources et de transformation de la matière particulièrement efficaces.

Au delà de ce nombre de cent cinquante contacts directs, qu'est-ce qui vous fait accepter une directive venue *d'en haut* ? Vous avez affaire à quoi de plus haut que vous ?

Une masse sans âme ?

Une foule indistincte ?

De *l'immatière décidante* ?

4. La métamorphose des eucaryotes

Les bactéries ont beaucoup à apprendre aux hommes qu'elles ont précédés et auxquels elles survivront. Basiques de chez basique, elles appliquent strictement les règles.

Expérience : prendre une bactérie et l'installer dans une boîte de Petri¹⁶ remplie de bouillon nutritif.

Tout à trac, enclenchement mécanique des trois règles : la bactérie optimise ses gains.

N'ayant aucune énergie superflue à dépenser pour se sustenter, elle duplique son code génétique sans entrave... Tant qu'elle gagne, elle joue... Jusqu'à ce que tout le substrat nutritif soit consommé ou que tout l'espace soit occupé. A terme, la fin de l'expérience est toujours la mort des individus.

Dans l'expérience décrite la bactérie se duplique toutes les vingt minutes. Elle n'a aucun régulateur interne de population. Son unique régulateur ne peut être qu'externe. En milieu naturel, le nombre de bactéries dans une niche écologique est limité par l'hostilité du milieu. Préservée de toute prédation dans son bocal, elle a beau jeu de se comporter en maître incontesté puisqu'elle n'a pas de concurrence.

Mais, à peine consacrée championne de son étroit royaume d'abondance, la bactérie perd tous ses gains, vie propre et descendance. C'est l'échec par la réussite.

S'adapter à son milieu pour optimiser ses gains n'est pas une obligation inscrite dans la règle du jeu. C'est un comportement de survie plus simple. Il est généralement plus aisé pour une espèce de se fondre dans sa niche écologique plutôt que de transformer son environnement en fonction de ses

¹⁵ (Source http://fr.wikipedia.org/wiki/Quorum_sensing)

¹⁶ Une boîte de Petri est une boîte cylindrique transparente peu profonde, en verre ou en plastique, munie d'un couvercle. Elle est utilisée en microbiologie pour la mise en culture de micro-organismes

besoins. Plus simple mais plus long. Il faut des milliers de générations (des centaines de milliers d'années à l'échelle humaine) pour qu'un organe se transforme et remplisse une nouvelle fonction. Alors qu'en labourant le sol, en sélectionnant les plantes et les animaux qui vous sont utiles, en extrayant et transformant les minerais, en abattant les forêts, en détournant les fleuves et en ouvrant des routes, vous gagnez du temps sur l'adaptation.

En à peine deux siècles, un clignement d'œil à mon échelle, vous avez construit un environnement optimisé... pour vous. Individuellement, vous dépensez moins d'énergie pour la nourriture, la transmission de vos gènes et la préservation de votre progéniture. Individuellement dis-je... Parce que collectivement, vous puisez une énergie que j'ai mis plusieurs millions d'années à constituer et stocker.

L'Homme serait-il individuellement adapté et collectivement inadapté ?

La question semble mal posée. Evoquer l'Homme c'est évoquer l'espèce. Mais est-ce évoquer le collectif ? Il y aurait-il une dimension autre ? La réunion d'individus au sein de groupes ne créerait-elle pas justement un être autre dont les impératifs adaptatifs seraient différents de ceux de l'individu et de l'espèce ?

La question mérite d'autant plus que je m'y arrête qu'il s'agit d'explorer le sous-titre de cet essai. Le précédent a déjà été évoqué, voyons cela de plus près :

Durant des milliards d'années la vie n'avait guère qu'une forme monocellulaire. L'apparition d'êtres pluricellulaires n'a pas été seulement une complexification adaptative, cela a débouché sur un changement radical du concept même du vivant.

La complexité est une donnée qui chapeaute les trois règles de la définition du vivant.

C'est un point essentiel. Le verbe chapeauter doit retenir votre attention car il évoque que quelque chose transcende les règles du vivant. Une loi supérieure leur commande. C'est une loi qui est du domaine du cosmos et traverse la matière comme l'anankè¹⁷ inéluctable de cette dernière : la complexification...

La première règle sous-entend un principe de conservation entériné par la seconde règle, transmettre son code. Or, lorsque des êtres monocellulaires, appartenant au genre des eucaryotes, se sont associés en tissus pluricellulaires, le groupe ainsi soudé n'a pas été qu'une simple réponse adaptative qui aurait permis à chaque cellule d'appliquer la troisième règle pour perdurer.

Le groupe, c'est à dire en l'occurrence l'être pluricellulaire, a contraint chaque cellule eucaryote à un changement d'état... Chacune s'est spécialisée pour permettre à cet être nouveau de concrétiser des concepts aussi vitaux que *debors* et *dedans* - *dessus* et *dessous* - *avant* et *arrière*, etc. Notions totalement abstraites pour une cellule baignant dans l'océan primitif. Pourtant la nouvelle forme de vie a dû, non pas *inventer* ces concepts, mais les *assimiler*... Ces concepts préexistaient donc à la métamorphose des Eucaryotes. Cette nouvelle organisation du vivant a, soit donné forme à des concepts abstraits, soit fut mise en forme par eux.

Ainsi, en poussant la réflexion, il est patent que de nombreux concepts qui vous apparaîtraient aujourd'hui totalement abstraits n'attendent que la venue d'êtres plus complexes que vous pour connaître enfin les formes déroutantes de leurs concrétisations.

Mais à partir de quand a eu lieu le glissement d'état ?

Quand mes règles réputées intangibles permettent-elles ce genre exception ?

Car quoi... Cela est admirable ! Des êtres sont sensiblement passés d'individus monocellulaires à individu pluricellulaire. C'est un saut conceptuel renversant !

Regardez, dans un être pluricellulaire comme l'être humain, qu'en est-il de chacune de ses cellules ? Ont-elles une quelconque singularité ? Répondent-elles encore individuellement à la définition du vivant ?

Oui et non. Répondre de façon tranchée n'est pas aussi simple qu'il y paraît.

¹⁷ L'Anankè, notion grecque souvent traduite par le mot destin. Il faut pourtant modérer ce synonyme en lui ôtant le côté "c'était écrit". La mythologie romaine la transpose en Necessitas. Le terme nécessité correspond sans doute mieux à ce concept. En laissant une part de libre arbitre, même étroite, la modération du nécessaire opposé au fatal laisse au sujet une certaine liberté face à son devenir. NDA

Hors de cette nouvelle entité vivante que leur agglomération constitue, elles ne sont plus adaptées... et à l'intérieur de cet être pluricellulaire elles ne sont que matière biologique remplaçable.

Pire, l'apoptose¹⁸, le suicide programmé de chacune d'entre-elle est même indispensable à la cohérence du corps vivant qu'elle charpente.

Le programme génétique qui demeure en chacune de ces cellules eucaryotes structurées en tissus et en organisme impose un plan où chacune des cellules voit son rôle strictement délimitée. Il n'y a, ni libre-arbitre, ni démocratie en matière de biologie. Chacune de ces particules élémentaires, au nom de l'impératif d'un vivant toujours plus complexe, est contrainte à marcher dans le rang.

L'apparition d'un cancer confirme simplement une réalité tangible : chacune des cellules qui vous constituent est bien vivante. La pression du groupe l'accable dans son individualité qui trouve sans doute dans des métastases sauvages l'expression d'une liberté retrouvée.

Mais ce qui est encore plus exceptionnel, c'est qu'en tant qu'être monocellulaire se reproduisant par scission, la cellule est immortelle. En devenant pluricellulaire, elle crée un corps mortel. En un mot comme en cent, les eucaryotes ont inventé la mort pour survivre...

Ma réflexion conduit à faire des parallèles entre des échelles de complexité qui répondent chacune aux mêmes règles.

Que l'on s'éloigne ou se rapproche du sujet d'observation, la structure de ce que l'on découvre se répète à l'infini comme dans un dessin fractal¹⁹.

Que l'on observe les structures qui constituent le vivant ou le vivant qui est constitutif de structures plus complexes, les imbrications et les interdépendances se ressemblent.

Le réel est répétition.

Dans le processus de notre expérimentation, la question de la simple survie préoccupe-t-elle individuellement la bactérie prise dans sa boîte ? Il n'est pas totalement exclu qu'une forme de conscience individuelle du drame collectif que chacune des bactéries vit dans son espace clos survienne à un moment donné. C'est une question d'ordre métaphysique qui, bien sûr, ne change rien à l'affaire. D'ailleurs, le rôle de la métaphysique est bien d'éviter le gouffre sidérant qu'évident certaines questions... Le concept de *quorum sensing* précédemment évoqué ouvre un espace de questionnement sur la conscience de groupe. Associé le mot *conscience* à une bactérie ou une amibe est d'une tension métaphysique presque insoutenable. Oui, cela procède mécaniquement par un système de signaux moléculaires. Oui, cela s'explique. Oui, l'explication est convaincante. Oui, l'expérimentation révèle une suite d'interactions, de feedback ... Oui, c'est vrai... Oui, on peut se passer de la métaphysique.

Lorsque j'évoque LA bactérie, ce sont des milliards d'individus programmés pour se dupliquer ; rien ne peut interrompre ce programme de l'intérieur.

En considérant que ces bactéries de notre expérience doublent leur population toutes les vingt minutes, en 24 heures ce sont plus de 4,7 trilliards²⁰ (un nombre à 22 chiffres) d'individus qui cherchent à se nourrir et à se dupliquer encore dans la boîte. Vingt minutes plus tard, c'est le double !

La durée de l'expérience et le nombre d'individus maximum dépend de la voracité et de la capacité de duplication de l'espèce concernée.

Dans cet exemple, la bactérie est intéressante parce qu'elle représente en quelque sorte le degré zéro du vivant. Je veux dire par là qu'absolument rien ne vient perturber le déroulement du programme qui la constitue : se sustenter et se dupliquer jusqu'à épuisement des ressources.

C'est un cas d'école qui, en condition de vie de laboratoire illustre la totale absurdité de telles règles. Parce que les conditions de laboratoire sont elles-mêmes absurdes. En situation de vie réelle, c'est à dire confrontée aux conditions changeantes du milieu, la simplicité bactériennes est très adaptée.

A la question précédemment posée, « à quoi ressemble une masse de matière vivante ? », la réponse dépend du milieu où cette masse est observée. Dans un laboratoire, cela ne ressemble qu'à une

¹⁸ L'apoptose est un terme de biologie qui décrit le concept de suicide programmé des cellules. Suicide indispensable à la survie des organismes pluricellulaires.

¹⁹ Dans la « théorie de la rugosité » développée par Mandelbrot, une fractale désigne des objets dont la structure est invariante par changement d'échelle.

²⁰ 4 722 366 482 869 650 000 000

application brutale de règles simples. En milieu ouvert cela doit prendre en compte les interactions avec le milieu.

La réponse est donc : une masse de matière vivante ressemble à l'univers des possibles.

Faire un parallèle immédiat entre la bactérie dans la boîte et l'humain sur Terre n'est pas franchement pertinent. Les conditions ne sont pas comparables. La complexité des êtres humains, la capacité adaptative, l'échelle de temps et d'espace, les groupes sociaux et le libre arbitre de chacun remettent en question le caractère fatal d'une expérience de laboratoire. Expérience qui peut néanmoins fonctionner comme une métaphore, un conte amer dont la morale abrupte sonne comme une alerte, une mise en garde, un avertissement...

La suite de l'histoire n'est écrite nulle part.

Il n'y a que des réalités naturelles, des créations artificielles et des règles du jeu.

Explorer les options possibles est le sens de ce travail d'écriture.

Si l'union suffit à faire la force, les capacités cognitives humaines servent aussi à canaliser les énergies.

Et la conscience qui le traverse est un joker.

Un joker ?

Soit... Mais est-ce un atout adaptatif ?

Trop... Conscients !

Où la nature s'interroge sur la qualité adaptative de la conscience humaine et développe la notion de prolifération dans un espace clos.

1. Conscience et combinatoire

S'en remettre au hasard est chronophage. Qu'un humain plante une graine ou favorise une race bovine et ce sont des millions d'années de tâtonnement hasardeux que j'économise.

Mon but reste le même avec Homo Sapiens Agricola comme avec les autres êtres vivants : combiner de la matière pour créer de la diversité. La conscience humaine de mes principes fondamentaux, l'assimilation de ces principes par des techniques de transformation de la matière crée de l'information et résorbe l'entropie. Au fond, s'il fallait définir ce qu'est la Nature au sein de l'Univers, il faudrait sans doute inclure dans cette définition la réduction du désordre thermodynamique et l'information qui en ressort.

Le dessein de la Nature consiste à mettre un peu d'ordre dans l'Univers. Si tel est le cas, alors la conscience d'un être vivant demeure mon meilleur outil combinatoire. Cela me permet d'augmenter les probabilités d'apparition d'une forme originale plutôt qu'une autre statistiquement plus évidente.

Dans cet esprit, l'être conscient est un atout suprême dans l'art d'informer la matière. Conséquemment, Nature et Homme ne sont pas plus opposables que forgeron et marteau.

Mais ce qui peut être vérifiable à un niveau d'observation peut se révéler en totale contradiction si l'on s'attarde à une échelle différente de réflexion.

Ainsi, la conscience d'Homo Sapiens Animadversor²¹ de son environnement peut s'observer au moins à trois niveaux : individuel, groupe social et espèce.

- Que la conscience vous traverse est un fait. Je veux parler de conscience au sens de perception de ce qui entoure et non de sens moral. Le sens moral n'est pas vraiment de mon ressort. L'individu humain est capable, avec ses outils matériels et théoriques, d'appréhender l'Univers. Il peut même s'interroger sur la finitude, la forme, la dimension de ce dernier... imaginer des univers parallèles, spéculer sur la théorie des cordes. Vous possédez une rare acuité sur votre environnement proche et lointain.
- Pour le groupe social, la réponse à la question sur sa capacité de perception renvoie à la question de ce qu'est une société humaine. C'est une personne morale ; notion en opposition à la personne physique ci-dessus évoquée. Une personne morale est-elle capable de conscience ? Répondre à cette question n'est pas simple. Si nous admettons que *la conscience est la faculté mentale d'appréhender de façon subjective les phénomènes extérieurs ou intérieurs et plus généralement sa propre existence*,²² il est alors délicat de parler de conscience pour une société, une communauté, un groupe humain. Et pourtant il est indéniable que l'ensemble des personnes composant une foule génère une présence au monde différente de celle de chacune prise isolément. La simple réunion crée quelque chose de singulier et de remarquable. D'ailleurs, le fameux *libre-arbitre* est souvent mis à mal au sein d'une communauté de pensées ou d'actes. Il y aurait donc un *maître-arbitre* qui commanderait l'individu en le fondant dans le nombre ? Chaque humain sait que le phénomène d'entraînement génère des comportements qui, parfois, vont à l'encontre de *la*

²¹ Homme sachant observer

²² fr.wikipedia.org/wiki/Conscience

faculté mentale d'appréhender de façon subjective les phénomènes extérieurs de l'individu lui-même. A la lumière de ce constat, je reformule la question : une société est-elle capable de conscience ? Oui, sans doute. La fameuse conscience collective qui dépend d'outils sémantiques bien plus que d'outils médiatiques. Cette conscience s'appuie sur des pensées communes, des valeurs, des dogmes qui ont toujours un effet déformant sur la perception du réel. Mais est-il seulement possible d'avoir une perception non déformée du réel ? Toute perception est subjective puisqu'elle dépend, en premier lieu, de l'outil de perception. S'il est légitime de s'interroger sur la capacité sensitive d'une société humaine, il est néanmoins clair que tout groupe humain génère un prisme au travers duquel le Réel se trouve éclairé d'un jour spécifique. La culture est l'outil sociétal d'interprétation du Réel par excellence.

- Une espèce peut-elle être conscience de son environnement ? Indéniablement. S'il en était autrement, comment les espèces animales pourraient-elles efficacement répondre au changement de leurs milieux. Les migrations répondent à une conscience de l'espèce d'une raréfaction des ressources ou d'une nécessité à rencontrer les conditions spécifiques à sa reproduction. Comment émerge cette conscience et par quels canaux circulent-elles ? Il faudrait ici s'attacher à l'étude des gènes pour répondre à cette question. Homo Sapiens Sapiens a une conscience d'espèce comme tous les autres animaux. La question est ici de savoir s'il lui est possible de prendre conscience de cette conscience et s'en servir pour agir sur son destin ?

La contradiction entre ces trois niveaux de la conscience humaine se révèle dans les comportements individuels :

L'individu est programmé pour répondre au besoin de l'espèce en termes de reproduction. Ses propres comportements de recherche de partenaire sexuel sont guidés par cette force qui le traverse et le constitue. Les phéromones interviennent pour une grande part dans ce type de choix.

Mais ses goûts conscients seront façonnés par une pensée commune, une mode, une esthétique que la culture aura façonnée dans son esprit. Le regard de l'autre, la reconnaissance sociale, l'identification au groupe, entrent pour une part importante dans l'attraction que l'individu s'accorde ou non à ressentir.

La beauté plastique est un choix qui raconte l'histoire du groupe ;

la réalité affective raconte l'histoire de la personne ;

la pulsion sexuelle brutale et irraisonnée raconte l'histoire de l'espèce et de sa quête perpétuelle de brassage génétique.

Ainsi l'Environnement est-il perçu différemment par l'individu, la communauté humaine ou l'espèce.

- La personne physique doit se nourrir, procréer et protéger sa descendance.
- La personne morale doit phagocytter les individus et les cultures pour perdurer.
- L'espèce doit dupliquer son code génétique et s'adapter à l'environnement.

Le tout en consommant le minimum d'énergie.

Et, quelle que soit l'échelle de complexité où gravisse l'humain, les mêmes règles sont appliquées.

2. Récompenses et Punitions

Pour faire appliquer à l'individu les trois règles de base, je dispose de trois outils :

- indifférence ;
- souffrance ;
- plaisir.

L'indifférence est indispensable. Si tout était en permanence un stimulus pour chaque être vivant, la sollicitation serait permanente, l'épuisement aurait vite raison de chacun. Les phéromones messagers de tel insecte doivent laisser tel autre froid. L'air ambiant est constamment saturé de molécules qui sont autant de messages codés. Messages qui ne doivent être signifiants que pour les espèces concernées par telle information circulante. Un peu comme ces ondes radio qui ne sont audibles que lorsque la fréquence adéquate est sélectionnée. Tout capter sans discernement produit une cacophonie insupportable, un brouillard indéchiffrable, du bruit !

Trop d'information tue toujours l'information.

L'indifférence est une sorte de mise en veille des capteurs sensoriels. Cet outil s'inscrit dans le cadre de la troisième règle : économiser l'énergie. Ne pas avoir à traiter un message ne mobilise aucune ressource.

Restent les messages décodables par les espèces émettrices et réceptrices. Ces messages se divisent en deux catégories : ceux qui attirent et ceux qui repoussent.

Attraction et répulsion.

Tropisme positif et négatif.

A tous les niveaux de combinaison de la matière cette catégorisation règne :

- neutre ;
- plus ;
- moins.

Tout ce qui existe est construit à base de combinaisons simples. Ces combinaisons sont mises en abîme à toutes les échelles de la complexité. La matière vivante demeure de la matière. Les niveaux d'attraction et de répulsion se traduisent en dosages de protéines, intensité d'influx nerveux. Dosages qui génèrent plus ou moins de plaisir ou de déplaisir. Qu'est-ce que la faim sinon une souffrance au niveau des viscères ? Qu'est-ce que la soif sinon une souffrance au niveau des muqueuses ? Si avoir faim ne tordait pas les boyaux pourquoi le loup sortirait-il du bois ? Si copuler ne produisait pas un tel plaisir, pourquoi dépenser autant d'énergie à procréer ?

Tel quidam agit pour se maintenir en vie : je calme sa douleur. Tel autre perpétue son espèce : je lui fais vivre un orgasme. Pour celui qui se blesse contre une branche, la souffrance vive est une alerte permettant à l'avenir d'éviter les zones épineuses. Par contre, s'il se blesse lors d'un combat vital, j'endors provisoirement la douleur. Mais attention, celui qui n'a pas su protéger sa descendance, je le punis durablement par une lancinante folie. Récompense et punition. Tout est affaire d'hormone, de programme génétique, de règles du jeu et de moyen de minimiser les pertes tout en optimisant les gains.

Mes outils sont comme carotte et bâton : ils tendent à augmenter ou réduire la distance entre l'individu et un objet ou un autre individu. Au niveau magnétique, deux pôles de même signe se repoussent, deux pôles de polarités opposées s'attirent. Au niveau viral est positionnée sur l'enveloppe extérieure du virus une protéine « clé » irrémédiablement attirée par la molécule « serrure » de la cible. Ainsi, d'attraction en répulsion chimique, le virus « sait » où aller pour dérouler le reste de son programme, celui de la survie et de la duplication. Ce principe extrêmement simple ne connaît pas de dérogation. Qu'importe que l'Homme ait un cerveau et construise des sociétés complexes, il est comme un virus acaryote, comme une bactérie procaryote : il est lui-même de la lignée des eucaryotes et soumis aux mêmes règles que les autres êtres qui prétendent au vivant.

Je détermine ses actes avec mes bâtons et mes carottes en laissant toujours quelques options, quelques choix. Vous appelez cela le libre arbitre ou même la liberté, j'appelle cela l'opportunité combinatoire.

Individuellement, vous fonctionnez sous le même principe de la récompense et de la punition. Un simple compliment est une récompense qui vous guide dans vos choix. L'enfant est sensible aux mots qui lui disent le bien et le mal. L'identification aux héros et l'image de soi sont les moteurs puissants d'un développement humain. Inversement les remontrances et la qualification de « bête », « idiot », « imbécile » sont ressenties comme des punitions. Cela fonctionne comme une charge affective ou émotionnelle liée à chaque mot. Il y a des mots « carotte » et d'autres « bâton ».

Vous êtes cet être de culture et de langage pour qui la narration fonctionne avec autant d'efficacité qu'un contact physique. La carotte et le bâton peuvent bien être symboliques, ils agissent toujours à un moment ou à un autre sur le corps. Les mots vous caressent ou vous irisent le poil. La meilleure preuve demeure l'émotion suscitée par un mot (l'engramme). S'il y a émotion, il y a réaction physique.

Comment définir une émotion ?

Qu'est-ce que la joie ou la peine, la colère ou la pitié ?

Ce sont des affects qui se manifestent par le corps. L'esprit pourrait-il reconnaître un affect s'il n'y avait le corps, les viscères en l'occurrence, pour ressentir ?²³

Dès qu'une manifestation du réel est perçue par un individu, elle est ressentie comme plutôt positive ou plutôt négative ; elle bascule de l'indifférence à la différenciation bipolaire. Ensuite, cette information nouvelle sur le monde est cataloguée dans le grand registre des émotions, des sentiments, des significations et des valeurs avec tous ses corollaires de conséquences jusqu'à la traduction en actes.

Dès qu'un fait est senti, son traitement consomme de l'énergie.

L'indifférence permet bien d'appliquer la troisième règle.

L'information décodée par l'être vivant entraîne un premier sentiment d'alerte puis d'analyse qui l'oriente vers l'attraction ou la répulsion avec différents degrés d'intensité.

Chaque information produit un stress plus ou moins fort.

Tout humain reçoit des informations lui enjoignant d'agir au niveau de sa survie propre ; il en reçoit au niveau de son groupe au sein duquel il doit tenir sa place ; il en reçoit au niveau de son espèce dont il doit transmettre efficacement le code génétique.

Cela fait beaucoup d'informations à gérer en même temps dans des registres parfois opposés quant à leurs finalités.

La gestion d'une telle quantité de stimuli est déjà délicate en soi. Si en plus cela passe par la prise en compte de la portée de chaque acte, une souffrance importante en découle. La conscience est un outil utile pour l'adaptation parce qu'elle permet l'indispensable analyse préalable à une action efficace sur l'environnement immédiat. Cela devient un outil encombrant s'il faut faire attention à tout en permanence.

Rien n'étant jamais totalement bon ou mauvais, l'atout de la conscience trouve aussi sa limite lorsque l'Environnement est dompté. En effet, vivre dans une nature que vous ne maîtrisiez pas, que vous subissiez même - mais qui était totalement équilibrée et autonome - offrait l'opportunité d'une vie insouciant, peu gourmande en énergie et totalement adaptée au milieu. Votre intervention sur la nature pour l'adapter à vos besoins crée des déséquilibres. Déséquilibres dont Vous, individus, sociétés, espèce, avez conscience. Vous savez que l'exploitation de l'Environnement est indispensable au mode de vie qui est le vôtre aujourd'hui. Vous savez que le déséquilibre qui en résulte est mortifère pour Vous, individus, sociétés, espèce. Du coup, chacun de ces trois niveaux de complexité doit agir avec tact, prélever sans détruire, économiser le stock disponible pour semer plus tard, faire attention aux équilibres entre espèces, aux gaz à effet de serre, à la préservation des forêts, etc.

Aujourd'hui, au début du vingt et unième siècle, l'indifférence devient un luxe impossible.

Bienheureux les simples d'esprit, le royaume de l'inconscience leur est ouvert.

Malheureux les hommes de conscience, l'enfer de la responsabilité s'ouvre sous leurs pieds...

3. L'indifférence

Imaginez que, placé dans un territoire clos, un renne ait conscience que le lichen qu'il écrase est un lichen qu'il ne pourra brouter. Imaginez qu'il lui faille gérer le fourrage qui se raréfie sous ses sabots. Qu'il lui faille se mettre d'accord avec ses congénères pour brouter avec discernement et se déplacer plus délicatement. Il serait dans un état de stress permanent parce qu'il n'aurait plus droit à l'indifférence. Il lui faudrait adapter sa propre consommation dans un premier temps puis sa propre population. Il devrait gérer ses pulsions sexuelles afin de préserver son stock de nourriture, c'est à dire renoncer à un stimulus au niveau de la programmation de l'espèce pour répondre à un stimulus au niveau de la survie individuelle. Cette hyper conscience ferait de lui un renne fortement stressé mais un renne ayant un pouvoir d'adaptation plus grand.

Cet exemple n'est pas pris au hasard : l'histoire se déroule sur l'île de Saint Matthieu dans le détroit de Béring. Elle commence le 20 août 1944 lorsque la garde côtière américaine introduit par bateau 24 rennes femelles et 5 rennes mâles.

²³ Lire à ce sujet : Antonio R. Damasio, L'Erreur de Descartes.

Créer une réserve de chasse naturelle pour nourrir le poste avancé est le but de la manœuvre. Mais peu de temps après, fin de seconde guerre mondiale oblige, les hommes quittent les lieux ; les rennes n'ont plus de prédateurs.

Superficie de Saint-Mathieu : 128 km². Situation : nord central de la mer de Béring. Ressources alimentaires : lichen et fourrage en abondance. Concurrents alimentaires du cervidé : aucun.

Ce qui érige cette situation au rang de « cas d'école » est la non-intervention humaine durant tout le processus.

L'histoire se déroule en deux temps, expansion puis disparition totale des rennes.

- Première période 1944-1963, le bonheur :

De quoi manger, de l'espace, pas de prédateur, et un mâle pour 5 femelles, les animaux ont connus 19 ans de totale insouciance.

La population de Rennes présents sur l'île de Saint-Mathieu est ainsi passée de 29 animaux lors de leur introduction à plus de 6000 à leur apogée, en été 1963.

Cela correspond à un doublement de la population tous les deux ans et demi.

- Deuxième période 1963-1964 : l'horreur totale

Vint le moment où, par piétinement et surconsommation, le lichen disparut presque totalement.

En hiver 63-64, la quasi totalité de la population des 6000 rennes moururent de faim.

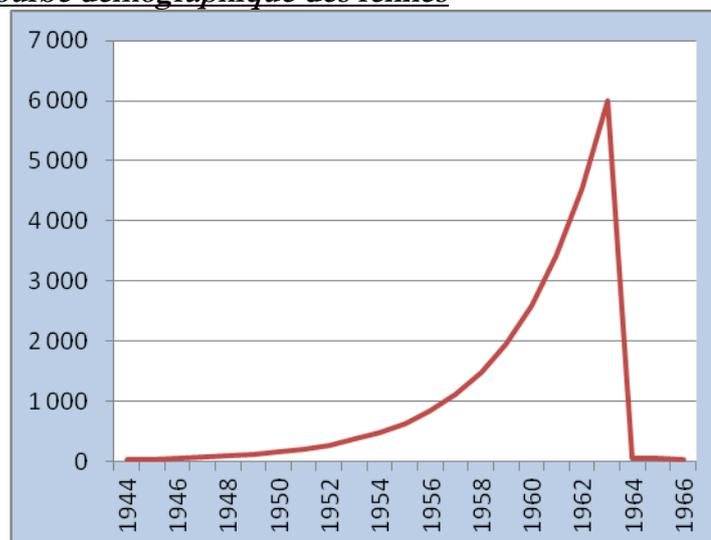
Seules 42 femelles ont survécu à cet hiver comme pour prouver que la cause du décès collectif n'était pas due à un phénomène extérieur auquel le cervidé n'était pas adapté. Sans mâle pour assurer la reproduction, les derniers animaux sont morts de vieillesse les années suivantes.

La diminution progressive de l'abondante manne initiale n'a pas été une information décodable aisément. Les rennes ne sont pas programmés pour gérer leurs stocks de nourriture ni pour adapter leur population ; ils sont programmés pour changer de territoire et fuir les prédateurs.

Dans un espace fermé et sans danger, ils ont atteint une densité démographique qui conduit à une chute brutale de la population à un moment ou à un autre.

Cette anecdote est une illustration courante du concept de catastrophe malthusienne.

1° Tableau : Courbe démographique des rennes



4. La conscience collective

L'humanité vit-elle une situation comparable à la boîte de Petri et à l'île de Saint Mathieu ? Puis-je simplement constater le parallèle et affirmer qu'à cause connue, conséquence fatale ? Puis-je dire que l'Humain est condamné par avance à une catastrophe malthusienne que rien ne lui permet de prévenir ?

Puis-je simplement attendre la suite *naturelle* d'une situation somme toute banale ? Puis-je laisser Homo Sapiens Sapiens s'étouffer seul dans la démesure démographique de sa réussite adaptative ?

Oui, je le peux... car aucune alternative ne m'est possible. Laisser faire est mon credo. De plus, je n'ai aucun des pouvoirs hypothétiques prêtés d'ordinaire aux omniscients et omnipotents *êtres surnaturels*... pour la bonne raison que je ne le suis justement pas ! Être *surnaturelle* ne m'est pas plus possible qu'à l'Homme être *surbomme*. Je ne suis que règles, lois, forces, enchaînements permanents de transformations d'où émerge toujours plus de complexité. L'Homme est condamné à s'adapter à ces règles, lois et forces. Il ne peut s'en extraire. Cela ne veut pas dire qu'il est d'ores et déjà la victime désigné de sa propre prolifération. Il possède les outils de conscience nécessaires à la résolution de ce problème majeur. Il lui suffirait pour cela d'intégrer ces modèles démographiques parfaitement connus dans une gestion mondiale de son rapport entre son développement et son milieu.

L'Humanité en a largement les moyens cognitifs, soit, mais en possède-t-elle le désir ?

L'intéressante différence entre humain, bactérie et renne reste la conscience individuelle et collective des phénomènes globaux, causes et conséquences des modifications de l'Environnement.

Mais l'intéressante différence réside aussi dans les motivations humaines qui dépassent l'ordre du besoin. Le vrai moteur est le désir.

Or l'humanité n'est pas une entité désirante. Ce n'est même pas, à proprement parler, une entité. Ce n'est pour l'heure, qu'un terme générique.

Ce qui désire c'est l'individu et, d'une façon plus subtile sans doute, le groupe voire l'espèce.

Les groupes sociaux ne sont pas tant des entités désirantes, mais elles émanent d'un psychisme collectif qui les a fait naître d'une volonté, d'un espoir, d'une projection, d'une prière soudaine. Les groupes sociaux ne sont que focalisations de désirs ponctuels. Désirs de sécurité, d'identité communautaire, d'affirmation de croyances, de volonté de croissance, etc.

L'humanité est engoncée dans un vortex désirant où chacun de vous patauge.

Les études effectuées par des organismes officiels, les rapports publiés par des revues publiques et des commissions internes aux États, les documentaires thématiques qui circulent librement, ce présent essai comme bien d'autres... tout cela montre qu'indéniablement Homo Sapiens Sapiens possède ses propres outils de conscience aussi bien au niveau individuel qu'aux niveaux les plus complexes de ses organisations. Ces outils de pensée devraient lui permettre d'agir pour sa propre sauvegarde en tant qu'espèce. Et, si ce n'est pas le cas aujourd'hui, comment cela pourrait-il l'être ?

A ce stade de l'évolution du vivant au sein de la nature terrestre, l'émergence d'un être plus complexe est-elle une option envisageable ?

Les niveaux de complexités sont connus : les atomes se combinent en molécules qui forment des cellules puis des êtres pluricellulaires. Il est dans l'ordre des choses de voir émerger un être vivant constitué de milliards d'êtres pluricellulaires. Certes, il existe bien des entités sociétales comme la termitière ou la fourmilière, mais ces dernières fonctionnent suivant des registres rudimentaires : l'hyper spécialisation des individus catégorisés à l'extrême ne font de ces communautés des êtres sociaux qu'en apparence. En fait, chaque termite ou fourmi agit comme un neurone interconnecté à des milliers d'autres au sein d'une communauté organique qui applique les trois principes du vivant en interdépendance avec le milieu exactement comme n'importe quel autre organisme. Rien de plus complexe n'émerge.

En ayant colonisé la Terre entière et en se dotant d'outils de connexion sophistiqués, l'humain a jeté les bases d'une entité nouvelle qui fait montre d'une conscience planétaire, le *Cybionte*.²⁴

²⁴ Le Cybionte est un super organisme planétaire métaphorique conceptualisé par Joël de Rosnay. C'est un macro corps sociétal externalisé, sorte de matrice nourricière produite par l'homme et qu'il produit en retour. « La Terre abrite l'embryon d'un corps et l'esquisse d'un esprit. Ce corps se maintient en vie grâce aux grandes fonctions écologiques et économiques qui constituent l'écosphère. La conscience collective émerge de la communication simultanée des cerveaux des hommes [...] ». Cette conception néanmoins optimiste d'un avenir incertain est héritée entre autres des principes d'inconscient collectif jungien, de biologie cellulaire, de cybernétique et de pensée complexe. (source : <http://fr.wikipedia.org/wiki/Cybionte>)

Or, il y a encore beaucoup de contradictions dans son fonctionnement. Cette entité embryonnaire n'a pas encore trouvé ses marques. Elle s'est dotée d'outils lui permettant une prise de conscience globale d'une situation d'exception : pollution, couche d'ozone percée, raréfaction des ressources, accélération de sa démographie, etc. Mais s'en réfère encore aux individus pour appliquer ses solutions. Un peu comme un cerveau qui attendrait que chaque neurone se prononce sur la meilleure décision à prendre... La société demande au citoyen de prendre conscience du marasme collectif et d'agir en conséquence à son niveau individuel : trier ses ordures, réduire sa consommation, contrôler ses naissances. C'est là, précisément, que réside la contradiction - et le mot est faible - il s'agit d'un conflit d'intérêt fondamental. En tant qu'être vivant, chaque individu de l'espèce *Homo Sapiens Sapiens* doit se maintenir en vie coûte que coûte, transmettre ses gènes au maximum et tout cela en consommant le minimum d'énergie. Jusqu'à présent les grands groupes sociaux ont offert à chaque individu des conditions optimales d'indifférence. Dans la niche écologique Terre, les prédateurs traditionnels, les gros carnassiers, ont été réduits en fourrure pour ces dames, mis en cage ou encore parqués dans des réserves éloignées. Chacun peut, depuis quelques siècles, consommer et copuler à sa guise avec la bénédiction des économistes et des religieux (les décideurs). Tant que ce modèle fonctionne, l'échange du sacrifice de son temps de travail contre un réel confort physique et psychique et un bon « deal ». La société humaine caresse l'instinct basique du citoyen lambda qui lui-même œuvre, à son échelle, à l'édification d'un bonheur collectif directement inspiré des règles du jeu du vivant. Le modèle marche bien mais se montre très énergivore. C'est bien là que le bât blesse : boîte de Petri et île de Saint Matthieu - comme l'île de Pacques si connue pour la polémique autour de la catastrophe malthusienne qu'aurait subi sa population - pointent la délicate morale de leurs histoires : l'indifférence individuelle conduit au drame collectif.

Or, est-il seulement possible de demander à chacun de faire attention à tout ? Ne pas trop consommer de pétrole, manger bio, mettre des capotes, respecter les codes et les règles sociales, respecter les codes et les règles du vivant. Un discours écologiste tendant à moraliser l'individu se répand sur la planète - du moins dans les parties de la planète où l'individu est encore préservé de la foire d'empoigne alimentaire - et ce discours est basé sur les mêmes prémisses que tous les autres discours : *si tout le monde agissait dans le bon sens, la nature et l'humanité seraient sauvées*. Il faut donc commencer soi-même à agir dans le sens « bon » et faire agir autour de soi dans ce même esprit afin de convertir le reste de l'humanité à cet idéal de bonheur, de joie et de plénitude. Mais cela ne fonctionne pas. Contraindre l'autre par une rééducation drastique empreinte de culpabilisation constante est une méthode connue pour ses échecs bien plus que pour ses réussites. Un dogme naît et se répand toujours au nom d'une bonne cause. La résultante va généralement à l'inverse des intentions premières de partage et d'altruisme.

Cette opposition entre apparence et essence est présente à tous les niveaux. Le leurre est la norme : On donne toujours le bon Dieu sans confession à un escroc ; le vrai égoïste se gargarise de discours altruistes ; c'est souvent l'amoureux transi qui assassine l'objet de son dévoué ; celui qui se revendique violent cache au mieux la fragilité de son âme ; quant au groupe protecteur, il impose le sacrifice suprême à celui qui se love sous son aile engageante.

Il est un adage bien connu : *la liberté de l'un s'arrête où commence celle de l'autre*. Mais quand les uns et les autres atteignent une densité démographique critique, c'est la liberté de chacun qui est sacrifiée sur l'autel de l'inconscience.

5. Inconscience

L'indifférence indispensable au vivant pour évoluer dans sa niche écologique est-elle traduisible par le mot « inconscience » chez l'humain ? Demeurer inconscient du monde et de ses changements est-il ou non indispensable à l'individu humain pour vivre ? Ne pas vouloir savoir, ne pas vouloir entendre, refuser une réalité qui dérange, est-ce *humain* ? Non, c'est *naturel* ! Le propre de l'humain, ce qui le différencie du reste du monde animal est justement sa volonté farouche de tout savoir, de tout comprendre, de tout explorer. A l'inverse d'une pensée psychanalytique, je placerais plutôt le *conscient collectif* comme propre à l'Homme. L'inconscient collectif est une notion trop floue pour être laissée

ainsi dans cet essai sans une mise au point sur sa netteté. Le danger avec les notions floues c'est qu'elles laissent chacun supputer saisir ce que l'autre signifie, laissant les interlocuteurs naviguer en plein brouillard. Je reviendrai plus en détail sur les dessous de cette notion dans quelques pages²⁵.

Etre collectivement conscient d'une situation, des dangers et des drames à venir, est un début. Reste l'action. L'action doit-elle être collective ou individuelle ?

Que vous puissiez être conscient des dangers que vos propres actes font encourir au milieu comme à l'espèce crée une charge beaucoup trop lourde pour être assumée sereinement. Surveiller et évaluer le moindre de vos actes vitaux entraîne une pression psychologique telle que seul un refuge dans un dogme moral peut vous aider à supporter le stress subi. C'est là un point essentiel. C'est là que se trouve le berceau d'un être plus complexe. L'action ne peut être que collective. Il faut bien pour cela qu'il y est une *conscience* collective. Dans le cas contraire, il ne pourrait s'agir que de cumul d'actions individuelles ayant, certes, des conséquences collectives, mais en aucune manière on ne pourrait désigner cela sous le terme d'*action*. Lorsqu'un troupeau se jette dans un ravin, ce n'est pas une action pensée du groupe, c'est une somme d'actes individuels où chacun suit le précédent sans réfléchir plus avant.

Au niveau de la société humaine, une conscience aigüe de l'impact de son développement sur son milieu n'est utile que si elle permet de se doter des moyens pour remédier aux problèmes constatés. Les remèdes votés au niveau international pour limiter le trou dans la couche d'ozone sont une bonne illustration de la possibilité de passer, collectivement, du constat à l'action. Mais, sur ce sujet, le consensus s'est révélé possible parce que la couche d'ozone n'a aucune portée symbolique. Vierge de sens elle peut être défendue pour ce qu'elle est : un bouclier comme les rayonnements solaires. Il n'en va pas de même pour les questions démographiques.

Du point de vue de l'espèce, la conscience est-elle seulement possible ? L'instinct peut-il être seulement vu comme un effet sur l'individu de la conscience plus étendue de l'espèce tout entière ? Rien n'est moins sûr. Si l'espèce est dotée d'une conscience des dangers qui la menacent, la réponse adaptative est, soit extrêmement longue dans sa mise en œuvre (baisse de la fécondité), soit d'une violence telle que les résultats sont toujours très aléatoires (baisse de l'immunité virale).

La conscience individuelle est certainement un outil adaptatif de premier ordre en phase de conquête de son milieu, elle peut se révéler insuffisante lorsque l'adaptation réclame d'inverser la manœuvre et de décroître au plus vite. C'est à dire d'aller à l'encontre de mes propres règles.

Homo Sapiens Copuli en est-il capable ?

Peut-il se doter d'outils de conscience au niveau de son organisation sociétale et au niveau de sa réalité en tant qu'espèce ?

Les pensées communes, les cultures, les dogmes sont autant d'informations circulantes qui naissent, se propagent et vivent au sein des groupes humains avec une autonomie surprenante. A l'instar des gènes qui constituent une enveloppe charnelle spécifique, un ensemble de pensées cohabitent, s'emboîtent et constituent un humain. Les gènes et les pensées constituent la personne et lui survivent également.

Vous êtes faits de gènes et de mêmes.

Gènes et pensées dogmatiques combattent avec l'ardeur primaire d'une énergie farouche à demeurer, à perdurer, à se transmettre.

Cela vous constitue, cela vous transcende.

Et comme tout le reste, cela tend à pulluler puis disparaître. De mon fait, il n'y a pas d'alternative. Je n'ai jamais rien inventé d'autre que la combinatoire et l'aléatoire. Brasser de la matière pour qu'elle s'organise en matière plus complexe, en matière pensante, en matière consciente. Me débarrasser et recycler la matière qui ne fait pas avancer cet élan vital.

Toute cette gigantesque effervescence pourquoi ?

Et s'il n'y avait pas de pourquoi ?

Pas de *raison*...

²⁵ Voir à ce sujet la grille de lecture exposée au chapitre "Trop... Désirants !".

Je me passe allégrement de l'hypothèse d'une finalité. Je laisse ce questionnement à votre matière grise... cette matière complexe issue de ce brassage cosmique. Ce cosmos, qui n'a d'autre finalité sans doute que de prendre conscience de lui-même, vous ignore autant qu'il vous transperce.

Ainsi, l'Univers infini se triture-t-il le Réel avec la paix distante d'un solipsisme désabusé.

La matière qui parcourt l'espace intersidéral sur des comètes de glace et de fer colporte-t-elle avec elle le message de cette schizophrénie primaire ? Les acides aminés sont-ils tellement habités de ce sentiment d'infini que les êtres vivants qu'ils engendrent ne peuvent, intrinsèquement, concevoir la finitude de leur berceau ?

N'êtes-vous pas, vous-mêmes, incapables de percevoir le Réel hors de vos propres rêves ?

N'êtes-vous pas, vous-mêmes, incapables de sentir dans votre chair l'étroitesse de l'espace vital qui vous contient ?

Oui, la conscience qui vous caractérise n'a d'égal que l'inconscience qui vous constitue.

La capacité adaptative de cette conscience n'a d'issue que dans l'étape suivante de l'échelle de complexité.

Mais quel est le rôle du désir dans ce changement d'échelle ?

Trop... Fractionnés !

Où la nature explore la force désirante ressentie par l'individu. D'où vient cette force et, au bout du compte, qui désire ?

1. Le film de votre vie

S'il n'y avait que l'indifférence et la répulsion pour commander au vivant, ma propre influence en serait restée au stade de LUCA en prise avec sa soupe : « Fais pas ci, fais pas ça ! ».

L'attrance est la plus puissante de mes armes, le moindre berger le sait : faire entrer un troupeau dans un enclos à coup de bâton est une tâche fastidieuse, consommatrice d'énergie et d'un résultat aléatoire. Habituez votre troupeau à retrouver une ration quotidienne d'avoine dès le retour à la bergerie et ce sont les animaux eux-mêmes qui se bousculeront pour rentrer avant la nuit.

L'attrance offre une gamme variée de stimuli qui brûlent l'individu d'une flamme puissante, celle du désir.

Qu'est-ce que le désir ?

Quelle est cette force qui prend racine dans la satisfaction d'un besoin pour finir par habiller les rêves éveillés du désirant de séduisantes potentialités ? Du comblement d'un vide à la quête de l'éternité, les forces qui souhaitent transformer ce qui est en autre chose sont omnipotentes, elles traversent tout.

La puissance qui habite chaque individu et qui le pousse à continuer d'être tout en répandant dans le monde le code génétique qui caractérise son espèce, doit-on la nommer désir ? C'est délicat de répondre à cette question. Le mammifère n'a pas le désir de répandre ses gamètes, il ne se meut qu'attirer par la perspective du plaisir coïtal. Récompense éphémère d'un orgasme qui le transperce pour mieux le narguer de son ombre.

L'ombre furtive de la transcendance.

Autrement dit, transmettre sa génétique est un désir de l'espèce qui, elle, veut perdurer à tout prix. L'espèce dote l'individu de circuits neuronaux qui lui permettront d'éprouver du plaisir lors de l'acte d'accouplement. L'apprentissage de la récompense crée l'attrance. Le mouton rentre.

L'individu peut superbement ignorer la relation entre acte copulatoire et descendance, l'espèce se satisfera de toute fécondation, fut-elle consécutive d'un viol.

Le désir de brasser la génétique est mien, seulement et uniquement mien. Ce n'est ni l'individu ni l'espèce qui sont sensés être doués d'une volonté de triturer la combinaison des formes. L'individu veut survivre, l'espèce veut s'adapter. C'est moi, la nature, qui désire ardemment voir émerger du chaudron où bout la soupe primordiale cette combinaison sublime de matière et de conscience qui révélera l'Univers à lui-même.

La conscience.

Avec l'Homme c'est toujours sa conscience qui modifie la donne. Elle n'a rien d'universelle. La plupart des individus sont habités par un embryon de capacité à se projeter un peu plus avant dans le Réel. Désirer, pour eux, c'est donner une forme imaginaire à l'attrance diffuse qu'ils ressentent. Désirer avoir un enfant est une supercherie de l'espèce que ressentent les individus. Pour satisfaire ce qu'ils croient être leurs souhaits, les hommes ont longtemps supplié quelques dieux capricieux. Depuis que la science a dévoilé les mécanismes de la fécondation, les hommes agissent à l'égal de leurs dieux en déclenchant la mystérieuse alchimie de leurs baguettes magiques. Ils peuvent jouir d'ensemencer l'Univers en répandant leur génétique et c'est une jouissance cérébrale que chacun éprouve. C'est l'idée d'éternité qui flatte un entendement berné par une spéculation de l'esprit. L'éternité se trouve ainsi, par

l'expression sexuée de leurs désirs d'enfantement, à portée de leurs glandes. Qu'ils prient les dieux ou qu'ils pensent maîtriser le principe de la fécondation, dans les deux cas il y a fractionnement de l'esprit puisque l'objet du désir est un être qui n'existe pas encore, c'est une idée, c'est un concept de prolongement de soi, c'est un élan égocentrique.

Aux yeux d'Homo Sapiens Mortifera, la naissance et la mort sont également mystérieuses.

L'homme qui se sait mortel se pose la question du post-mortem. Qu'y a-t-il après ? Répondre de façon objective à cette question est impossible, il faut donc y répondre de manière subjective. Mieux vaut inventer une histoire que de laisser la question sans réponse... c'est en tout cas ainsi que vous fonctionnez : en privilégiant une narration agréable qui a le mérite de calmer l'angoisse du vide.

Les bons narrateurs sont ceux doués d'un esprit coupé du réel car le Réel est inénarrable. Il ne peut faire rêver. Capables de convaincre les autres comme eux-mêmes que leurs visions procèdent d'une communication directe avec un au-delà invisible qui les a choisis eux comme truchement, ils narrent. Et la description d'un monde meilleur dépourvu de ces souffrances atroces qui sont le lot du vivant fait accepter la condition de mortel avec plus de facilité, voire avec une certaine sérénité.

Désirer un enfant, comme supputer un monde outre tombe, c'est trouver la volupté dans l'imaginaire. Or, le désir pour un objet imaginaire est une coupure d'avec ce qui est concrètement autour de soi. L'Homme se construit une réalité vers laquelle il tend ses efforts. Son esprit, aspiré par le tourbillon de son inspiration, construit une narration sublime dans laquelle il s'empresse d'entraîner ses congénères comme lui-même. C'est l'ensorcellement du monde²⁶. Chacun y allant de sa vision ensorcelle l'autre et, pire, ne demande qu'à être ensorcelé à son tour par un discours quelconque ou même par l'écho de son propre discours.

La seule demande que vous ne ferez jamais à votre congénère est : « fais-moi rêver ! ». Dès que le mendiant a accumulé sa petite monnaie quémandée au nom d'une survie immédiate, obole que le passant lui concède, il se rue sur la première substance qui permettra à son cerveau d'ignorer la faim tout en oubliant sa misère. Le mendiant souhaite s'extraire de l'horreur que sa carcasse souffrante lui rappelle à chaque seconde. A l'instar de ce malheureux, le citoyen moyen n'aura de cesse de fuir l'ennui mortel d'une condition matérielle plus confortable certes que celle du mendiant mais tellement désespérante face à l'Univers des possibles dont son statut laborieux l'exclut à jamais. La fuite dans le rêve cathodique, l'illusion politique, l'émulation sociale, l'échappatoire religieuse ou l'investissement familial sont les options récurrentes d'une quête plus essentielle qu'il ne sait apprivoiser.

Je veux parler du désir puissant d'être quelqu'un.

Il est tout de même extraordinaire de constater à quel point chacun sait que ce sont les individualités, et elles seules, ces *quelqu'un* remarquables qui ont bouleversé l'humanité. Ce sont toujours des êtres d'exception qui ont révélé la communauté humaine à elle-même en concrétisant des demandes non formulées.

Mais monsieur Lambda est fasciné par des rêves plus accessibles et, têtu dans ses croyances, il en vient à modifier son Environnement pour prouver combien il était dans le vrai, combien sa prophétie était fiable. Banques du sperme et éprouvettes ne sont que l'expression du désir de faire plier le Réel à son rêve en chosifiant sa propre descendance. C'est l'expression d'un fractionnement de l'esprit humain qui ne prend pas tant son désir pour une réalité mais s'obstine à faire correspondre la réalité à son propre désir.

Or, cela ne fonctionne jamais.

Ce qui éventuellement peut fonctionner c'est le prolongement narratif. La satisfaction du désir n'est pas plus objective que le désir lui-même. Se persuader que la réalité correspond à l'attente que vous en aviez est un de vos subterfuges. C'est d'ailleurs la seule issue possible : vous faites contre mauvaise fortune bon cœur puisque votre objet de désir n'est jamais qu'un phantasme. Que faire d'autre ?

D'ailleurs, si vous ne pouvez guère qu'apprécier ce que vous avez déjà, vous ne pouvez éprouver du désir que pour ce qui vous échappe encore ! C'est la définition des termes.

²⁶ Boris Cyrulnik. L'ensorcellement du monde. Essai publié en 2001

Comment apprécier ce que l'on n'a pas encore ?

Comment désirer ce que l'on possède déjà ?

Voilà pourquoi le rêve est toujours plus attirant que la réalité. L'emballage est une promesse plus importante que le cadeau dont vous reconnaîtrez qu'au final il compte moins que le geste, c'est à dire le symbole, la preuve d'amour... La narration !

L'enfant de vos rêves sera toujours plus extraordinaire que l'enfant réel qu'il vous faudra bien assumer de toute façon. Non content d'avoir préparé la venue au monde de votre progéniture par un long discours, un conte prénatal bourré de superlatifs, d'espoirs insensés, de promesses irréalistes, il vous faudra ensuite faire cadrer le nouvel être humain à cette construction romanesque où le rôle principal sera tenu par un jeune premier qui n'aura que son propre talent, que sa propre gueule, que sa propre réalité pour toute offrande. Il n'y a pas de casting possible avant la mise en scène du film de votre vie. Et c'est précisément dans cette dichotomie entre discours et réalité que naît la névrose familiale. Ainsi, de fil en aiguille, s'invite au centre de la cellule familiale cette névrose fondatrice qui ressemble à s'y méprendre à une petite schizophrénie domestique.

Comment faire, ensuite, une fois que vous avez lancé le processus, que plus aucun retour en arrière n'est possible ? Comment faire une fois que vous avez commis l'irréversible ? Parce que oui, vous ne le saviez pas ? A l'instar de donner la mort, donner la vie est un acte irréversible !

Une fois que la vie est donnée, on ne peut plus la reprendre.

Aucun assassinat n'a jamais effacé une naissance.

Si l'absence et le manque sont les ingrédients indispensables au désir, la proximité de ce dernier est également un facteur indispensable. Un homme censé peut s'imaginer marcher sur la Lune, il ne pourra pas le désirer tant que la technologie permettant ce voyage ne sera pas à sa portée. Un individu seul ne peut pas aujourd'hui désirer aller passer sa retraite sur Mars sans être taxé de folie par ses congénères, certes, mais l'espèce humaine le peut ! L'objet du désir se doit d'être distant, mais il se doit d'être atteignable. L'effort, la quête fait indéniablement partie du jeu.

Que l'objet du désir soit irrémédiablement hors de portée et le désir s'estompe.

Il n'a plus lieu d'être.

Il s'évapore.

L'espèce humaine éprouve des désirs de conquêtes lointaines. Elle se projette à des millions d'années-lumière de distance et, en évaluant cette distance, en la mesurant, s'offre les prémisses du désir qui n'est que le préambule à l'élaboration des moyens de cette spatiale conquête.

C'est en cela qu'évoquer un Cybionte supra humain n'est que la résultante du constat suivant : *quelque chose* veut traverser le cosmos parce que ce *quelque chose* est né d'une traversée du cosmos.

A bien y penser, la Terre n'est guère qu'une comète plus grosse que celles qui l'ont bombardée de vie putative durant des millions d'années. Je ne suis moi-même, sur ce corps stellaire, que l'équilibre passager de conditions propices à la vie sous la forme terrestre actuelle.

L'Homme qui se sait mortel est un de mes fruits fragiles.

2. Les acides aminés

Passer le Réel au filtre d'une représentation mentale est constitutif de l'humain, c'est son mode de fonctionnement. L'individu vit d'abord dans un monde intérieur, monde habité par tous les possibles qui ne sont pas encore en acte, et c'est précisément cela, esprit fractionné, qui lui donne une dimension légèrement schizoïde (le vocable vient du grec *schizein* fractionnement et *phrèn* esprit). Et ce décalage fécond ne serait-il pas, au fond, qu'une mise en abîme de l'impulsion primitive à l'origine de l'Univers ? L'Univers est si vaste. Les acides aminés, ces briques du vivant, l'on traversé et le traversent encore sans cesse. Sont-ils imprégnés de cette notion d'infini, d'éternité, d'incommensurable potentialité de devenir possibles ? Ils ne sont que mémorisation, rien d'autres. Capables de mémoriser l'architecture d'un être vivant, comment auraient-ils oublié les millions d'années d'errance dans l'infini du vide intersidéral ? Comment pourraient-ils omettre, à chaque fois qu'ils codent un être vivant, de lui transmettre cette

sensation fondatrice de l'éternel et de l'infini ? Et comment, après cela, les êtres humains pourraient-ils échapper à cette quête incessante d'absolu ?

A l'instar de ces briques originelles Homo Sapiens Ire²⁷ est en quête permanente d'un autre ilot où construire sa hutte. Il a reçu en héritage, au plus profond de ses gènes, cette perception d'infini qui imprègne les passagers clandestins de ces comètes interstellaires. C'est sans doute pour cela que vous prenez vos désirs pour des réalités avant de les réaliser. L'Homme se voit voler à l'égal des oiseaux mais n'attend pas un million d'années que lui poussent des ailes, il invente des avions, des hélicoptères et décolle réellement. Il souhaite aller sous l'eau comme le cétacé, courir plus vite que le guépard, porter plus que le dromadaire ou le buffle.

Rêves éveillés, inventions et les engins surgissent de ses mains. Il décroche la Lune même. Chaque inventeur habité par une vision produit un nouvel objet qui correspond en fait à une demande non formulée de ses congénères. Un désir de son espèce, là encore.

Homo est un schizophrène talentueux, s'il n'était structurellement doué d'un esprit fractionné, il ne serait pas Sapiens Sapiens. Pour qu'un esprit puisse réussir la prouesse de « se savoir savoir », il lui faut être doué de capacité de fractionnement. Si l'Homme n'était pas issu d'une combinaison génétique favorisant la schizophrénie, il ne serait pas Homme.

Ses machines le prolongent comme une seconde peau. Lorsqu'il conduit un de ses engins, il sent l'adhérence à la piste, la puissance des moteurs, les réactions de sa structure. Il devient cyborg à chaque fois qu'il prend les commandes. Mais ses créations les plus complexes, comme les réseaux de réseaux par exemple, en viennent à le dépasser au point de lui échapper et évoluer de manière autonome...

En quête du statut de vivant ?

En quête du statut de vivant !

Je suis moi-même confronté à l'impétuosité de la démesure créatrice d'Homo Sapiens Artificialis. Je ne peux totalement résister à la puissance de sa créativité qui retourne la Terre, lance des ponts, fouille mes profondeurs en quête d'un soleil liquide qu'il n'a de cesse de brûler à la flamme de ses désirs.

Moi, je désire combiner la matière jusqu'à ce qu'elle accouche la conscience.

L'espèce humaine est en quête d'infini et d'éternité.

Et l'individu souhaite repousser la mort. Quel autre désir profond ?

Pourtant cela ne suffit.

Que manque-t-il à la dualité individu/espèce pour comprendre les enjeux de cet essai ? Est-ce l'espèce qui veut à tout prix de la prolifération, du nombre, du surplus pour s'adapter à tout prix par l'excès ? Non, l'espèce est adaptation et si l'espèce se subodore trop nombreuse elle opère une régulation par un ralentissement de la fertilité... Mais l'inertie de sa réponse étant trop lente, elle laisse le milieu éliminer un quota acceptable de ses membres.

L'individu ?

Ce serait chaque individu qui voudrait absolument faire le plus d'enfant possible parce que la quête d'éternité serait plus forte que son désir immédiat de se sauvegarder ? L'observation des tribus dites primitives, que ce soit les tribus indiennes d'Amérique du nord fuyant devant un envahisseur armé de fusil, ou que ce soit des ethnies africaines confrontés à des massacres de la part de voisins hostiles, montre que n'emporter que deux enfants dans sa fuite et occire les autres est un acte de survie. Chaque parent ne portant au bras qu'un seul bambin dont la charge supportable autorisera une fuite salvatrice. L'instinct de conservation passe par des décisions pragmatiques douloureuses mais efficaces.

Alors ?

Que manque-t-il à la dualité individu/espèce pour comprendre les enjeux de cet essai ?

Il manque la troisième personne du pluriel...

A quoi ressemble-t-elle ?

Quelle est-elle donc cette troisième force qui se nourrit d'une démographie galopante ?

Quel est donc cet anthropophage ?

²⁷ Ire - Voyager

Attendez encore ces quelques digressions animales. Souffrez encore un peu que je m'escrime à vous comprendre en vous comparant à d'autres fruits discrets de la diversité. Laissez-moi encore triturer quelques notions abstraites dont vous avez une exclusivité incontestée. Patientez et je reviendrai répondre en long en large et en travers à cette interrogation existentielle : qui a intérêt à cette prolifération désordonnée de vos effectifs que votre vingt et unième siècle fera bientôt mine de découvrir avec effroi ?

3. L'araignée schizophrène

Qu'est-ce ? Qui peut imaginer une araignée schizophrène ?

Elle est dans sa toile, perçoit les vibrations qui l'entoure et réagit.

Imagine-t-elle sa quête ?

La toile qu'elle tisse répond à un souhait d'attraper une proie, cela répond à une stratégie, c'est à dire une observation combinée à une mémoire des causes et des conséquences. Ce n'est pas exactement la même chose qu'un désir. L'araignée n'est pas traversée par le désir d'être autre chose que ce qu'elle est. Elle est traversée par le besoin d'assouvir sa faim. Elle ne transfigure pas le Réel, elle le vit.

La différence entre besoin, souhait et désir est-elle aussi simple à faire ?

Avoir besoin de se sustenter est la base de tout être. Le faire en dépensant un minimum d'énergie est à la base de toute forme d'adaptation. Par contre, s'inventer des nouveaux besoins et s'évertuer à les combler, qu'est-ce donc sinon se savoir brûler sans cesse d'une force désirante dont on ne sait que faire ? Un aveu d'impuissance !

L'araignée est-elle sa toile ? Est-elle la proie qu'elle piège ? Se conçoit-elle ainsi dans le monde vibratoire qui l'entoure ?

Etre capable de faire la différence entre ce qui constitue l'environnement et soi n'est pas aussi simple... c'est sans nul doute la première étape de la conscience. Et peut-il y avoir du désir sans conscience ? Commencer par dire « moi » et se séparer ainsi de ce qui ne l'est pas n'est jamais un acte anodin, cela met de la distance or, justement, il ne peut y avoir de désir sans distance.

Vous limitez-vous à votre enveloppe charnelle ?

Qu'êtes-vous d'autre que chair et sang ?

Esprit, dites-vous ?

Sans rentrer dans le débat métaphysique de ce que pourrait être l'esprit ou l'âme, il est remarquable de constater combien le prolongement de soi dans l'environnement constitue une quête aussi importante. Tout être humain tisse une toile symbolique dans laquelle être et avoir se confondent.

Oui, j'y viens...

La notion de propriété demeure une des inventions humaines les plus étonnantes. Un propriétaire de quelque chose ne peut l'être qu'avec l'approbation de la communauté humaine. Pour Robinson Crusoé, être ou non propriétaire de son île n'a pas franchement de sens puisqu'aucun « autre » ne pourrait confirmer ou infirmer cette prétention. La notion de territoire est très différente. Le territoire est délimité par une zone d'influence, une occupation d'espace. Robinson Crusoé s'est empressé de délimiter son territoire : espace vital répondant au besoin de se nourrir et de se protéger. Le territoire fait partie des besoins de chaque être vivant qui se bat pour conserver l'usage d'une niche écologique ; il doit d'ailleurs aussi bien la disputer à ses congénères qu'aux autres espèces concurrentes. Notion essentielle : un territoire n'est jamais totalement acquis alors que la propriété porte en elle quelque chose d'immuable qui confine à cette quête d'éternité toujours séduisante à vos yeux.

Certes, la propriété décline intrinsèquement la thématique de la possession, de l'avoir ; cela tombe presque sous le sens. Mais, une fois dépassée cette première approche, il est remarquable de constater à quel point la propriété confine à l'être. Il faut être philosophe pour se demander si l'araignée est ou n'est pas sa toile... l'araignée ne s'interroge pas, elle l'est. Elle ne possède pas une toile, non, elle est cette toile, elle est ses captures, elle est sa progéniture ; il n'y a pas de rupture possible, pas de distanciation comme dans la notion de territoire que l'on conquiert ou que l'on concède. Attaquer sa toile, ses proies ou sa descendance, c'est s'attaquer à elle.

Avec la notion de propriété, l'Homme fait naître en lui des traits de caractère nouveaux : la cupidité et l'avarice.

Le quidam qui possède une terre n'a pas besoin de l'habiter pour être reconnu par ses pairs comme étant l'ayant droit ; théoriquement, il n'a même pas besoin de le savoir lui-même puisqu'il peut hériter d'un domaine à son insu. Si d'aventure le bien était « violé » (l'expression est tellement stupéfiante) par un tiers, alors le possédant pourra recourir à l'autorité compétente pour confirmer sa souveraineté sur son bien et ôter le goût de la récidive au contrevenant. Il utilisera à son avantage la violence d'État. Il fera reconnaître par la communauté conciliante de ses pairs la totale symbiose entre son être et son avoir. Et c'est précisément dans cette symbiose que le fractionnement de l'esprit prend corps.

Il est courant de dire que ce n'est pas tant le propriétaire qui possède ses biens mais plutôt ces derniers qui possèdent leur propriétaire. Ils occupent l'esprit, l'âme et l'attention du maître de céans. Ils le possèdent au sens de le hanter car toute propriété devient alors un prolongement de soi dont la privation soudaine est ressentie comme une amputation. La peur d'être volé est la même que celle d'être dévoré. Les accapareurs sont vus comme de sanguinaires prédateurs sans foi ni loi.

Cette capacité à prolonger la notion de soi par un « quelque chose » que les autres humains reconnaissent avec vous comme constitutif de votre personne est éminemment nouveau dans le domaine du vivant.

Les timides tentatives de thésaurisation des écureuils avec leurs noisettes font sourire. L'animal a intérêt à bien les planquer ses réserves car la communauté des écureuils ignore le droit à la propriété. Et combien de noisetiers ont pris racines à partir d'une cachette oubliée par quelque épargnant étourdi ?

Qu'est-ce que le droit à la propriété sinon la construction mentale d'une communauté humaine qui s'échange le Réel sous seing privé ?

La notion de propriété prolonge la définition de l'individu, cela le complexifie, le rend infiniment polymorphe.

La propriété fait de l'Homme une araignée schizophrène.

4. La propriété

Ce droit à la propriété est tellement constitutif de la personne humaine qu'il est même très consciemment inscrit dans la Constitution²⁸ qui le compte *au nombre des droits naturels et imprescriptibles de l'Homme* ! Droit naturel ! En quoi suis-je concernée ? Il n'y a rien de plus artificiel que le droit à la propriété ! C'est une notion tellement symbolique que seul Homo Sapiens Rapax²⁹ peut en être l'auteur.

La notion de propriété individuelle découle d'un consensus. Chaque humain accorde à l'autre le droit de s'octroyer un morceau de moi en contrepartie que ce même droit lui soit également reconnu par qui, le même autre. Petits arrangements entre soi... Posséder une Terre, un être, un objet réel ou un objet lui-même symbolique est ressenti par le possédant comme un prolongement qui lui survivra. Cette quête est celle de l'éternité. Certes, chacun sait qu'il n'emportera pas son or dans la tombe mais chacun rêve que son œuvre lui survive. Mis à part les artistes talentueux ou les créateurs de génie dont l'imaginaire est encensé par des admirateurs, de quelle œuvre peut-il s'agir ? Il s'agit le plus souvent d'un *empire* de possessions diverses et variées qui ne font guère qu'opérer un glissement de sens sur le mot valeur : la valeur cumulée des biens de feu monsieur Lambda témoigne *objectivement* de la valeur de ce dit monsieur Lambda. L'admiration pour la possession est inscrite dans le code social d'Homo Sapiens Habere³⁰. Le droit à la propriété débouche sur la liquidation pure et simple de l'Environnement.

Mais, franchement, quel besoin *naturel* cela peut-il combler ?

²⁸ (note d'information interne aux services du Conseil constitutionnel)

L'affirmation de la pleine valeur constitutionnelle du droit de propriété. S'appuyant sur l'article 2 de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen -et pas seulement sur son article 17- le Conseil constitutionnel a reconnu en 1982 le caractère éminent du droit de propriété, mis ainsi sur le même plan que la liberté, la sûreté et la résistance à l'oppression, "au nombre des droits naturels et imprescriptibles de l'Homme dont la conservation constitue l'un des buts de la société politique". Il s'agit donc d'un "principe fondateur" de la démocratie qui ne saurait être vidé de son sens par le législateur même en cas d'alternance politique. (Source : http://www.conseil-constitutionnel.fr/conseil-constitutionnel/root/bank_mm/pdf/Conseil/proprietaire.pdf)

²⁹ Homme qui se sait cupide.

³⁰ Homme qui se sait posséder.

Qu'un homme puisse posséder mille fois sa capacité d'usage et celle des siens, cela dépasse très largement un *besoin naturel*.

La propriété est l'assise de la rapacité, de la cupidité... son amplificateur. L'être humain ne né pas cupide. La peur de manquer et le besoin de sécurité sont des angoisses que la notion de propriété permet de juguler, certes, mais cette notion est un tremplin puissant pour la voracité inextinguible. Voracité à laquelle aucune limite n'a jamais été donnée à ce jour par les règles humaines. Les outils posant la limite à la voracité n'existent que par un rééquilibrage homéostatique. La mort !

A quel strate de la pyramide de Maslow pourrait-on situer le besoin de posséder ?

Le besoin de sécurité semble tomber sous le sens, or la dimension symbolique et psychologique de la possession le situe également dans les strates plus avancées.

La théorie de Maslow, si elle a le mérite d'exister, comporte néanmoins plusieurs manques. Le besoin sexuel superbement ignoré, le besoin de possession typiquement humain et qui n'a pas d'équivalent chez les autres animaux (est-ce un simple besoin de sécurité ou cela confine-t-il à l'estime voire à la réalisation de soi ?), le besoin de transcendance ou même d'éternité qui est une motivation enracinée dans une conception infinie du Réel. En outre, il n'est pas rare de voir une personne mettre sa sécurité en danger pour simplement continuer à se regarder dans la glace... Cette représentation hiérarchique des besoins est donc sujette à caution.

En outre, la forme de la pyramide est trop rigide pour être seulement représentative de la complexité des besoins, des aspirations et des désirs humains. Vous êtes constamment tiraillés par des forces dont les enjeux ne sont pas toujours évidents. Tel l'âne de Buridan, le stress du choix entre d'égales valeurs peut vous contraindre à une inhibition mortifère.

A la question précédemment posée : *Que manque-t-il à la dualité individu/espèce pour comprendre les enjeux ?* ; il convient sans doute de s'interroger sur les forces en présence. Les forces désirantes.

Lorsque l'on s'aperçoit qu'une notion aussi abstraite que la propriété est devenue une réalité planétaire incontestée, il est important de se demander d'où cela peut bien venir et par quel *extraordinaire* cette construction symbolique a pu s'imposer comme naturelle ?

L'espèce ignore cette notion et l'individu n'a jamais eu besoin de posséder une partie de moi pour vivre en mon sein. La meilleure preuve en est la façon dont les européens ont fait signer des cessions de droits concernant des territoires gigantesques à des chefs de tribus indiennes d'Amérique du nord sans que ces derniers n'aient la moindre conscience de ce dont les visages pâles pouvaient bien les entretenir. Posséder une terre était une notion totalement absurde à leurs yeux. On ne peut posséder que ce que l'on emporte avec soi. Vouloir s'accaparer un morceau de la Terre est aussi stupide que de vouloir voler une étoile ou empocher le soleil...

Mais l'absurde est une notion subjective. Si la majorité des hommes décrètent que tel comportement est sage, cela devient la norme. L'absurde devient alors la remise en question d'une norme acquise par le communauté. L'absurde change de camp.

La majorité. La norme. Le consensus. La loi... De quoi s'agit-il ?

C'est justement là qu'il faut chercher ce qui manque entre Individu et Espèce. Il existe un troisième élément qui naît simplement du nombre d'humains qui s'entendent sur un sujet. Se mettre d'accord suffit à créer des valeurs et les valeurs sont des désirs. L'inflation de désirs sans cesse renouvelés crée un *vortex* désirant.

L'individu et l'espèce ont des besoins, des nécessités, des aspirations. Je les nomme *désirs* parce que le mot évoque mieux la puissance mise en jeu. Ce sont des forces qui agissent à l'instar de la gravité entre les étoiles ou de l'électromagnétisme entre les atomes.

Il y a donc *désirs* ressentis par l'individu qui communique par le langage avec d'autres individus.

La conceptualisation des désirs permet la narration et l'entente permet le compromis :

« Tu as thésaurisé des graminées en prévision de l'hiver, moi aussi j'en ai mis de côté, on se met d'accord, tu ne viens pas me les prendre en contre partie je ne viens pas non plus te les prendre. Tu possèdes tes réserves et moi les miennes. On va dire que c'est le fruit d'un travail, il est donc juste que chacun bénéficie de ses propres efforts dans la paix. »

Voilà créées les notions de propriété, de travail, de justice, de droit, de diplomatie, etc.

L'espèce y gagne en adaptation, la paix consomme moins d'énergie que la guerre. On peut se consacrer à thésauriser plus. L'humain s'aperçoit aussi qu'il peut créer des accords avec d'autres humains. Des calculs intelligents basés sur l'harmonisation des désirs se montrent plus efficaces que l'imposition de ces seuls désirs par la force.

Créer des accords de non agression permet de créer aussi des accords commerciaux, des communautés de travail, etc. Sont ainsi jetées les bases du troisième acteur du *vortex désirant*, ce que j'ai nommé la troisième personne du pluriel : les personnes morales.

5. Les deux pyramides

Les personnes morales ont, sans aucun doute, des besoins. Mais de quelle nature pourraient-ils bien être ? Peut-on s'inspirer de la pyramide des besoins humains pour imaginer une pyramide des besoins des personnes morales ?

Voyons à quoi cela pourrait ressembler :

Toute personne morale a besoin d'humains dès sa création (lors d'une assemblée constitutive) mais également tout au long de sa durée. Elle se nourrira d'acteurs permanents qui l'incarneront et la serviront (employés, conseillers, adhérents, bénévoles etc.) Elle a besoin de personnes physiques et de fonds, certes, mais surtout des *mêmes* qui permettront de la structurer comme autant de gènes pour un être de chair et de sang. Les codes juridiques et les statuts font ici fonction d'ADN pour la personne morale. En effet, cette dernière est totalement façonnée par des contrats juridiques eux-mêmes encadrés par des lois... Une véritable poupée russe de mêmes.

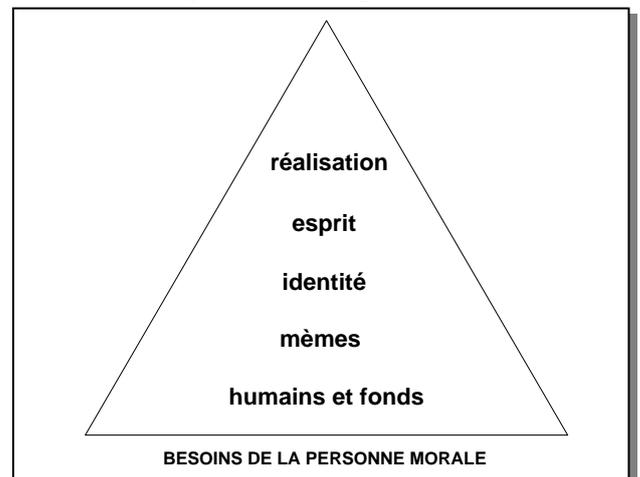
Toute société a besoin de fonds propres qui fonctionnent comme une énergie structurelle et circulante, besoin d'une identité (que ce soit un nom, un drapeau, un logo), d'un esprit et elle aspire à réaliser ses objectifs ; son objet social pour être plus précis. Si c'est une société commerciale, elle doit conquérir des parts de marché, imposer son image dans le monde entier, véhiculer ses marques en les imposant par rapport à la concurrence, etc. Le tout pour se doter de ressources financières plus significatives qui lui permettront de diversifier ses formes et de s'imposer sans limite dans plus de niches marchandes et financières.

Elle pourra devenir propriétaire et même s'enrichir d'humains désignés sur des listings de clientèles qu'elle valorisera afin de les engranger dans la colonne de ses actifs. Elle copulera dans la fusion, enfantera en créant des filiales, s'adaptera et se diversifiera, entérinant superbement mes propres règles du vivant.

L'individu qui appartient à une personne morale, la sert. Même s'il est lui-même bénéficiaire en apparence de cette entité, même s'il est l'empereur de son empire, il a néanmoins des devoirs vis à vis d'elle. Qu'il s'aventure à aller contre cette personne morale, contre son esprit, contre son protocole... Qu'il souhaite soudain aller à l'encontre de son objectif, et la personne morale le brisera.

Elle a une autonomie réelle, une indépendance, une vie propre !

Les nantis de ce monde, les puissants ont tout loisir de profiter d'un système juridico-économique par le biais des sociétés qu'ils affirment contrôler. En aucun cas ils ne peuvent ni changer le système, ni toucher aux règles.



Qu'en est-il de l'espèce ?

L'espèce a besoin d'énergie, de la matière et des gènes pour combiner ses individus suivant un plan d'assemblage précis. Cette combinaison est confrontée à une niche écologique à laquelle il est impératif de s'adapter en se complexifiant jusqu'à, peut-être, atteindre la conscience de l'Univers, voire du Multivers. J'ai bien dit « peut-être ».

Depuis près de quatre milliards d'années, l'énergie du soleil et les énergies telluriques permettent à des acides aminés de se combiner en adaptant leurs codes à une niche écologique en constante permutation.

Les espèces sont caractérisées par des assemblages moléculaires de plus en plus complexes.

Les acides animés gardent en mémoire les formes qui stabilisent pour une certaine durée des combinaisons originales d'atomes épars.

Cela crée toujours plus de complexité et l'être humain garde dans ses doubles hélices d'acide désoxyribonucléique la trace d'une évolution du vivant vieille de milliards d'années.

Chaque embryon est un narrateur qui mime dans le ventre maternel les aventures adaptatives de ses plus lointains aïeux. Cette histoire à chaque fois répétée émerveille les observateurs et les acteurs de chaque nouvelle venue au monde. C'est le constat ébahie d'une répétition pourtant si répandue qui vous fait utiliser le terme de « miracle » à chaque naissance.

Reste la conscience sensée surgir de cette combinaison si adroitement charpentée. Je la pose là, au sommet de la pyramide des besoins des espèces, à la place où, pour la personne morale, figure le mot « réalisation ».

La conscience est-elle la réalisation d'une espèce, son but ultime ? Quelle est donc cette perception du réel que peut ressentir une araignée, un homme, une société ou une espèce. Le cosmos lui-même est-il doté d'outils lui permettant une conscience d'autre chose le dépassant ?

6. L'aveu d'ignorance

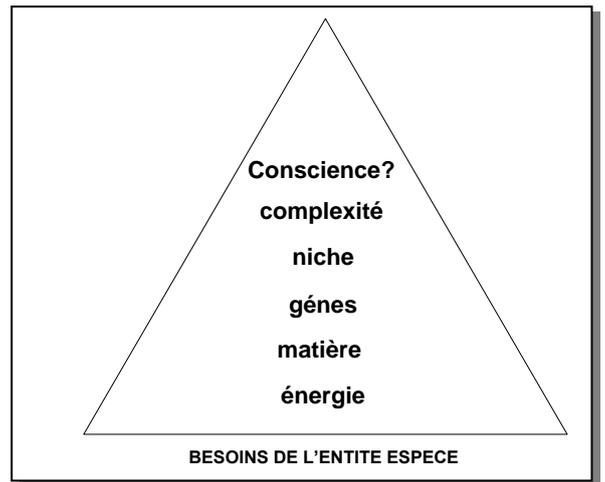
S'interroger sur un tel sujet fait glisser l'être doué de conscience vers la métaphysique. Cette glissade ne peut qu'ouvrir un espace de spéculations floues. Espace que je ne peux explorer. Je ne suis que l'Environnement terrestre, la portée de ma conscience s'arrête à la stratosphère. Je n'oublie pas quel est le sens de cet essai : je m'interroge sur la capacité adaptative de l'humain en tant qu'individu, en tant que société et en tant qu'espèce. La prolifération humaine est inscrite dans son code génétique, c'est un outil adaptatif de tout premier ordre lorsque la niche écologique dispose des ressources et de l'espace nécessaire à l'accroissement du nombre. Cela devient un outil destructeur lorsque les ressources et l'espace vital pour chacun viennent à manquer. Prendre conscience de ce passage entre *Il y a assez de tout dans le monde pour satisfaire aux besoins de l'Homme, mais pas assez pour assouvir son avidité*, à cette autre phrase *Il y a assez de tout dans le monde pour satisfaire aux besoins d'une quantité limitée d'hommes, quantité conditionnée par le niveau de vie et l'avidité de chacun*, c'est procéder à une profonde et totale remise en question de deux cent mille ans d'habitude comportementale.

La clé de l'adaptation de l'Homme à son milieu passe par la remise en question, par vous-mêmes, de ce qui a fait jusqu'à présent votre succès.

L'ignorance des forces qui régissent vos actes et vous conduisent encore à vous multiplier avec la même inconscience que les rennes sur leur île douillette, est un luxe beaucoup trop coûteux pour vous et, dans une moindre mesure, pour moi.

Quelles sont ces forces ? De quel registre sont-elles ? De quoi l'individu est-il réellement l'enjeu au sein des sociétés comme au sein de l'espèce ?

La représentation pyramidale de ces forces avec sa notion hiérarchique décrit mal la réalité des enjeux. Mis à part l'ingrédient indispensable qui demeure la quête de ressource en matières et énergies,



les autres forces qui traversent l'individu peuvent chacune être considérées comme prioritaire par ce dernier. C'est sans doute là que réside sa notion de choix : à quelle sauce va-t-il se laisser manger ou, pour flatter sa croyance en un libre-arbitre, à quelle tentation va-t-il prioritairement succomber ?

Cette phrase : *je résiste à tout sauf à la tentation*, n'est pas une simple boutade à mon sens, c'est la base même de mon influence sur chaque être vivant. Je règne par l'attrance. Je domine par la tentation. Ce n'est pas seulement le *malin* qui est le tentateur, c'est la vie elle-même qui est la résultante d'une kyrielle de tentations.

Un humain peut bien s'armer d'une carapace pour contrer la souffrance, il perdurera comme un échidné en léthargie. Seul le désir peut redonner vie. Sans désir, la mort s'installe.

Quel que soit ce désir. L'aptitude à manipuler l'individu par l'attrance n'est pas du seul ressort de la nature ou de l'espèce, c'est aussi de celui des groupes humains.

La satisfaction des aspirations des personnes morales, comme de celles de l'espèce, met en jeu des forces autrement plus puissantes que celles d'un seul individu pour sa sauvegarde ou pour la réalisation de ses objectifs. Aussi, la représentation que je propose pour illustrer les tiraillements du désir est celle d'une étoile...

L'étoile du désir... Etoile des besoins, des devoirs, des attrances et des aspirations que vous découvrirez dans un prochain chapitre.

Le désir y est entendu comme l'orientation de l'énergie qui transforme l'Environnement.

En résumé, Homo n'est devenu Sapiens Sapiens que parce qu'il a favorisé sa tendance schizophrénique à prendre ses désirs pour des réalités.

La notion de propriété est le fruit d'un consensus social sans aucun fondement naturel.

La création de personnes morales institutionnalise les croyances collectives.

Entre les besoins et les désirs des individus, des espèces et des groupes humains, l'Homme est pris dans un *vortex désirant* incontrôlable dont il me faudra bientôt faire une représentation schématique.

Pour l'heure, et afin que le schéma que ne manquerai pas de vous soumettre puisse rencontrer votre sagacité, je vais tout d'abord m'intéresser aux égrégores.

Fin de l'extrait

Retrouvez tous mes écrits : romans, thrillers, essais, pièces de théâtre et scénarii sur mon site web : [www.fxluciani.com](http://fxluciani.com)

Sommaire

AVANT PROPOS	3
TROP... NATURELS !	9
TROP... CONSCIENTS !	19
TROP... FRACTIONNES !	28
TROP... CREDULES !	38
TROP... DESIRANTS !	48
TROP... VIRILES !	68
TROP... EGOÏSTES	77
TROP... GOURMANDS !	91
TROP... OPTIMISTES !	116
TROP... FRAGILES	127
TROP... CUPIDES !	138
TROP... PREVISIBLES	150
SOMMAIRE	160